MUSEUM LESSIANUM — SECTION MISSIOLOGIQUE

Saint François Xavier

CONDITIONS ET MÉTHODES DE SON APOSTOLAT

PAR

ALEXANDRE BROU

CHARLES BEYAERT, Éd. Pont., BRUGES
PARIS : A. GIRAUDON, 22, rue Jacob
BRUXELLES : A. DEWIT
— 1925 —

SAINT FRANÇOIS XAVIER

MUSEUM LESSIANUM

PUBLICATIONS

DIRIGÉES PAR

des Pères de la Compagnie de Jésus

LOUVAIN

SECTION ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE
SECTION THÉOLOGIQUE
SECTION PHILOSOPHIQUE
SECTION MISSIOLOGIQUE

Pour la Rédaction, s'adresser au Secrétariat, *11, Rue des Récollets, Louvain.*

Pour l'Administration s'adresser à la *Firme Charles BEYAERT, Éd. Pont., 6, rue Notre-Dame, Bruges.*

Voir à la fin du livre la liste des publications du Lessianum.

MUSEUM LESSIANUM — SECTION MISSIOLOGIQUE

Saint François Xavier

CONDITIONS ET MÉTHODES DE SON APOSTOLAT

PAR

ALEXANDRE BROU

CHARLES BEYAERT, Éd. Pont. BRUGES
Paris : A. GIRAUDON, 22, rue Jacob
BRUXELLES : A. DEWIT
1925

De licentia Superiorum Ordinis.

IMPRIMATUR :
Laval, 25 juin 1924.
† EUGÈNE J.
Évêque de Laval

AVANT-PROPOS

A l'heure où s'organisent des semaines de « Missiologie », où se créent, surtout en Allemagne, des cours de « science des missions », *Missionswissenschaft*, où le Saint-Siège parle d'en fonder auprès de la Propagande, il semble qu'une étude sur les procédés apostoliques de saint François Xavier ne soit pas superflue.

Une revue allemande avait regretté que, dans notre histoire du saint, il n'y eût pas un chapitre d'ensemble sur le sujet. Et il est parfaitement vrai que, si les éléments de cet ensemble étaient éparpillés dans le récit, chacun à sa place chronologique, rien ne les liait en faisceau. Peut-être la lecture du présent opuscule, et cela dès les premières pages, expliquera cette lacune. Quoi qu'il en soit, nous essayons ici de la combler.

Par la même occasion, nous revenons sur les critiques que l'on continue à faire du grand missionnaire. Tandis que les uns s'étonnent que nous n'ayons pas su faire la synthèse de ses méthodes, d'autres lui font un grief de ne pas en avoir eu du tout. Il n'a jamais été qu'au hasard, poussé, on le dirait, par son humeur inquiète, le besoin de changer, sans principes fermes, sans vues claires sur l'état réel des pays qu'il traversait.

Nous pensions avoir, par la conclusion de notre livre, opéré le départ, dans ces griefs, des faits réels et des interprétations. Il faut croire que notre exégèse était insuffisante, car M. Bellessort, dans sa très vivante biographie de l'apôtre des Indes et du Japon, a repris et précisé les reproches. Nous avions sommairement répliqué sur plusieurs points de détail dans les *Études* du 5 avril 1917. L'occasion se présentant, on nous pardonnera de revenir sur la question.

Il ne s'agit que d'une mise au point. Il s'agit de savoir, par exemple, quelles phrases seraient à corriger dans ce résumé du livre de M. Bellessort, qu'on pouvait lire naguère dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1924, p. 338, sous la signature de *Fidus*. La page est belle de tout ce qu'elle contient de vérité : mais est-elle exacte de tout point ?

« Le mélange de l'Europe et de l'Asie (dans les colonies portugaises) n'avait guère eu d'autre résultat que d'amalgamer leurs vices. Dans ce monde bâtard, la figure de François Xavier se détache avec un relief et une beauté incomparables. Rien n'égale son ignorance et sa témérité. Sur la rive étouffante et basse du Malabar, dans la fournaise malsaine de la côte de la Pêcherie, aux Moluques, à Canton, « dédale de sentines puantes et dorées » (Xavier n'a jamais mis les pieds à Canton, il se proposait seulement d'y aller), enfin jusqu'aux îles du Japon, on voit sa mince soutane qui s'avance intrépide, attirée toujours au delà par le vertige de l'inconnu. Il ne sait rien des religions, des usages, de la langue des peuples qu'il prétend convertir. Il se heurte partout aux temples et aux bonzes, aux baroques pagodes pleines d'une nuée de dieux obscènes et farouches. Il erre dans ce cauchemar dont il n'a pas la clef. Toute son histoire est celle d'un lamentable échec, d'une folle et navrante tragédie. Tout se passe en malentendus, entre des âmes fermées et incapables de se comprendre. Et pourtant il y a dans cette entreprise insensée un courage et une majesté qui finissent par s'imposer. Le pèlerinage de François Xavier demeure un des plus héroïques efforts de la nature humaine. Puissance de l'amour ! Saurons-nous jamais rien de certain sur ces peuples étranges ? Tout ce que nous en devinons, nous lui en devons la connaissance : il est l'initiateur de sciences qu'il ignorait. Son rêve a agrandi le monde. Il y a mis une fièvre immortelle et un principe sacré, la seule inquiétude qui sanctifie le voyage, justifie la curiosité : le zèle de l'homme, la passion de la charité. »

Retenons ces derniers mots : ils montrent que, dans les incessants voyages de Xavier, il y avait autre chose que le « vertige de l'inconnu », dont il est parlé plus haut. Il y avait le zèle, et il y avait l'amour de Dieu et des âmes. La vie de Xavier n'a point été une « folle et navrante tragédie », pas plus folle et pas plus navrante aux yeux de la foi que les vies qui se terminent au martyre.

Quant au « lamentable échec », l'expression est fausse et elle est exacte selon l'angle sous lequel on regarde. Il est certain que Xavier a eu des déceptions cruelles. Il est certain aussi que, allant de l'avant sur des renseignements incomplets, il n'a pas toujours exécuté ce qu'il aurait voulu. Plusieurs de ses grands projets ont échoué. Dieu le laissait combiner ses plans, et renversait tout. Mais il ne faut pas oublier non plus les faits suivants : les chrétientés du Malabar et de la Pêcherie toujours florissantes, les missions de Chine nées de ses démarches suprêmes, celles des Moluques et celles du Japon avec leur demi-siècle de progrès, interrompu par des persécutions obstinées dont il n'est point responsable. Et puis, il y a le fait capital : l'élan donné aux missions d'Asie. Il n'y a là rien qui ressemble à un lamentable échec.

A l'encontre donc de ces assertions, dont le moins qu'on peut dire, est qu'elles sont exagérées, nous voudrions, dans cet opuscule, montrer que, à considérer les circonstances qui s'imposaient à lui, on peut dire ceci et rien d'autre : il a fait ce qu'il pouvait humainement faire. Les critiques qu'on lui oppose tiennent ordinairement à l'idée incomplète qu'on s'est formée des conditions réelles où Dieu le mettait. Qu'il y ait eu des lacunes dans les renseignements sur lesquels il se décidait, d'énormes ignorances, qui le niera ? Mais il y a deux façons d'en parler. Lui en faire une manière de reproche, s'étonner que, si mal au courant des choses, il ait eu le courage, disons la témérité d'aller de l'avant, expliquer par là ses insuccès, et tracer après coup le plan de ce qu'il aurait dû faire. Ou bien constater ces déficits, mais constater aussi que malgré tout rien ne l'arrêtait dès qu'il

voyait un devoir à remplir, un sacrifice à faire, et qu'après tout, s'il n'a pas exécuté ce qu'il avait conçu, il s'est trouvé faire autre chose ; un peu comme Christophe Colomb, cet autre ignorant qui cherchait Cathay et le Zipangu, la Chine et le Japon, et qui découvrit l'Amérique. On nous excusera de préférer le second point de vue.

Bibliographie

La correspondance de saint François a été publiée dans les *Monumenta Xaveriana*, 2 vol., Madrid, 1899 et 1913 (*Monumenta Historica Societatis Iesu).* On en trouvera la traduction, pas tout à fait complète dans le P. Cros, S. I., *S. François de Xavier, sa vie et ses lettres,* Toulouse, 1900, 2 vol. Autre traduction du P. Thibaut, S. I., dans la collection *Lessianum.* On n'y trouve que les lettres proprement dites : les opuscules divers ont été laissés de côté. Bruges, 1922, 4 vol.

(Delplace), *Selectae Indiarum Epistolae*, Florence, 1887.

Brou, *Saint François Xavier,* 2e édit., Paris, 1922, 2 vol.

A. Bellessort, *L'apôtre des Indes et du Japon, Saint François Xavier*, Paris, 1917.

CHAPITRE PREMIER

François Xavier pouvait-il avoir une méthode et un programme d'ensemble ?

Peut-on vraiment parler des *méthodes* apostoliques de saint François Xavier ? Si l'on entend par là « façon de faire, procédés favoris », oui, Xavier a eu ses méthodes. Mais généralement une méthode suppose un ensemble coordonné de moyens menant à une fin, ensemble construit a priori d'après des principes, ou déduit de l'expérience. Dans ce sens, le Père de Nobili avait une méthode nettement opposée aux routines courantes ; Xavier n'en avait pas et ne pouvait en avoir. Il était parti pour les Indes sans plan préconçu, allant simplement où le pape lui disait d'aller, décidé à faire de son mieux. A saint Ignace « le père de son âme », et à ses frères de Rome, il demandait des conseils, des directions. On ne pouvait lui envoyer que des encouragements et des promesses de prières. De toute façon, l'apôtre entrait dans l'inconnu.

On est parti de là pour marquer la grosse infériorité des missions modernes sur les missions des premiers âges. La page qui suit ne concerne pas que Xavier, mais elle s'adresse à lui :

« Les premières missions chrétiennes s'avancent pas à pas, établissent des bases d'opérations, les évêchés, assurent des lignes de communication entre les Églises. Le résultat est celui que nous savons. En cent cinquante ans, la prophétie de Jésus s'est accomplie. Le grain de sénevé était devenu un arbre qui commençait à couvrir le monde. En trois siècles il a envahi le monde romain tout entier. Les missions du XVIe siècle sont très différentes. Grâce aux documents nombreux et détaillés que nous possédons, il serait possible de faire un tracé de la stratégie adoptée. Point

d'ensemble, point de prévoyance. Des missions lancées à l'aventure en plein pays ennemi, point soutenues, mal fournies, réduites à l'impuissance ou à l'épuisement. Prodiges de sainteté, prodiges d'héroïsme et prodiges d'adresse sont une matière admirable pour l'historien ; mais on ne crée, on ne fonde rien de durable sans prévoyance et sans suite. Or c'est ce qui manque au plan adopté ; ou bien, pour dire mieux on n'a adopté aucun plan, on n'a pas de plan du tout. Ici François Xavier, là Campion se précipitent tête baissée au cœur de l'action. Ces hommes sont les représentants authentiques du bouillant chevalier Ignace de Loyola ; mais toute leur science, toute leur vaillance passeront comme un météore. Une petite chapelle le long de la côte, à proximité des bateaux qui débarquent le missionnaire, puis une église, puis une autre, puis une autre encore ; ce cheminement sûr et lent, peu impressionnant, mais irrésistible eût donné d'autres résultats ; mais les hommes de ce temps ne concevaient pas cette marche de position en position ; uniquement épris de tournois éclatants, de cavalcades triomphales, ils allaient en paladins convertir et braver tout ensemble, jusqu'au jour peu éloigné où arrêtés et meurtris, ils marchaient intrépides à la mort (1) ».

Ces vues sont fort simples... et même simplistes, ce qui en histoire est fâcheux. L'idée de la petite chapelle qui sert de point de départ et d'où les églises rayonnent de proche en proche, est séduisante. Est-elle historique ? A voir les faits connus, ce n'est point ainsi que procéda l'apostolat dans la période miraculeuse des origines. On voit les apôtres s'éloigner assez vite de leurs premiers centres, et courir aux villes principales, Antioche, Édesse, Éphèse, Corinthe, Rome... Après eux, les missionnaires courent d'Asie mineure en Provence, d'Italie en Espagne et en Afrique, de Syrie en Perse et aux Indes... Cela ressemble assez à Xavier allant aux Indes, et à Campion partant pour Londres.

---

(1) D. Leclerq, *Les Martyrs,* Paris, 1907, t. 7, p. XCVIII.

Le cheminement lent, par étapes courtes et rapprochées a pu être la loi ordinaire, pas exclusive, des missions bénédictines en Germanie, dans le haut moyen âge, et il faut convenir que le secret de leur efficacité durable a été là en partie (1). Mais cette conquête de la Germanie, facile par comparaison, vu les bases rapprochées qu'on avait dans les églises de Gaule et d'Italie n'a cependant point été rapide. Le quadrilatère, restreint, bien moins peuplé qu'aujourd'hui, enserré par la mer du Nord et le Danube, le Rhin et le Niemen, attaqué à l'ouest et au sud par les évêques gallo-romains et autres dès avant le Ve siècle, n'était point encore tout entier chrétien au XIIIe. Et qu'est-ce que ce quadrilatère au prix de la Chine et de l'Inde, abordables seulement par mer, et après d'interminables voyages ?

Peut-être l'Asie eût-elle été christianisée par le cheminement lent des églises, si les églises étaient restées catholiques. Saura-t-on jamais le mal fait à l'apostolat par les schismes et les hérésies d'Orient ?

Quant au « bouillant chevalier Ignace de Loyola », c'est un personnage de roman. Le vrai saint Ignace fut un vaillant certes, mais aussi l'homme des marches prudentes et des stratégies. Il n'envoie les siens que là où le pape lui dit de les envoyer. Ce n'est pas lui, c'est Jean III de Portugal et le Souverain Pontife qui ont fait partir Xavier pour les Indes. Ignace, si l'on peut dire, prend le monde tel que le passé d'hier vient de le constituer : l'Europe du nord avec le protestantisme victorieux, l'Angleterre tombant dans le schisme, la France menacée, les mondes nouveaux ouverts, le Portugal entré en Asie, l'Espagne en Amérique. Faire un reproche aux missions d'alors d'avoir dispersé leurs forces, c'est reprocher à l'Église d'avoir envoyé ses ouvriers là où l'on avait besoin d'eux.

Or le système des petites chapelles d'où le christianisme part et s'étend, « traçant » pour ainsi dire comme un plant de fraisiers, est précisément celui qu'on essaie partout où

(1) U. BERLIÈRE, *L'Ordre monastique des origines au XIIe siècle,* Paris, 1921.

l'on prend pied, et malheureusement il ne donne point les résultats qu'on nous promet. Xavier fonde une chapelle à Tuticorin, une autre à Manapad, une troisième un peu plus loin ; il y en a bientôt une vingtaine : après quoi c'est fini, le chemin est barré. Durant cinquante ans on piétinera sur place, jusqu'au jour où le Père de Nobili se décidera à sauter par dessus l'obstacle. — Une petite chapelle à Amboine, une autre à Varanula, une troisième à Ronceslao, puis plus rien ; on est dans un archipel et au delà, il n'y a que l'océan ; le christianisme est bloqué. — Une station à Kagoshima, une autre au château d'Ychicu, puis rien : route barrée. A toute force il faut essayer ailleurs. L'acheminement sûr et lent, irrésistible, a pu être à certaines époques, en certains pays, en de certaines conditions une heureuse réalité, il n'a jamais suffi. On ne le constate qu'en des territoires restreints et venant après des essais de plus vive allure.

Enfin les vastes plans concertés, savants, les belles stratégies sont faciles à élaborer par les historiens habiles aux synthèses : on les dégage des faits, mais après coup. Dans la pratique l'Église a surtout connu ce programme : *Ite, docete omnes gentes*. Les semeurs d'Évangile ont été là où les poussait l'Esprit, là où des portes s'ouvraient (1). *Ostium enim mihi apertum est magnum et evidens,* disait saint Paul. Des portes s'ouvrent, les missionnaires s'y précipitent. Si ce n'est pas ainsi que les choses se passent toujours, elles se sont du moins souvent passées ainsi. A ce point de vue l'histoire des origines de missions, tant modernes qu'anciennes, est des plus curieuses. On serait tenté de parler de hasard si l'on ne croyait à la Providence (2).

Défions-nous des critiques globales, faites de loin par des gens qui peuvent avoir de la lecture, mais chez qui l'expérience directe des choses ne vient pas contrebalancer

---

(1) I Cor., XVI, 9.

(2) Voir dans le *Dictionnaire d'Apologétique,* notre article *Propagation de l'Évangile.*

l'imagination. Et si l'expérience personnelle manque, au moins qu'on fasse crédit à ceux qui n'en sont pas dépourvus, aux missionnaires eux-mêmes.

A François Xavier, les lumières directrices ne manquaient pas ; mais elles étaient d'ordre intérieur et ascétique, celles-là qu'il avait puisées dans les *Exercices* de son Père Ignace ; dévouement absolu à sa tâche, résolution de braver tous les périls et de ne rien redouter sinon la défiance à l'égard de Dieu, amour éperdu des âmes et du Sauveur qui les a rachetées, obéissance très humble aux Supérieurs et le reste. Ces principes élémentaires ne constituent point une méthode : ils sont mieux, l'âme de l'apostolat. Ils corrigeront au besoin plus d'une méthode insuffisante, et aucune méthode, si savante soit-elle, ne les suppléerait.

Quant à l'expérience, elle est affaire de temps. Elle s'acquiert ordinairement, hélas ! à force de tâtonnements, d'erreurs, de reprises.

Qu'aurait fait notre missionnaire, s'il avait été jeté du premier coup, sans intermédiaire, en plein milieu païen, comme il le sera au Japon, comme le Père Ricci le sera cinquante ans plus tard en Chine et le Père de Nobili au Maduré ? Mais il entre au champ de son apostolat par une porte que déjà les Européens encombrent. Du premier coup il voit qu'il faut commencer par ceux-là. Tant que le Portugais donnera aux infidèles en spectacle ses vices, ses cruautés, ses abus de puissance, son mépris du droit, que fera-t-on de solide chez les indigènes ? La souveraine souffrance de l'apôtre, et jusqu'au dernier jour, sera là, dans la conscience qu'il avait de n'être compris qu'à moitié même par les bons, traité de gêneur et d'exagéré par les tièdes, méconnu, contrecarré dans son travail par ceux-là qui eussent dû l'aider. Aussi aura-t-il ses heures de dépression : il rêvera de s'en aller loin, très loin, en des pays où du moins les obstacles ne lui viendront que du démon. Il parle de passer en Éthiopie : il ne va pas au Japon, il s'y « enfuit ».

Et cela ne l'empêche pas de tenter pour les pécheurs tout ce qu'il est possible de faire. Il prêche, il catéchise, il poursuit les libertins partout où il a chance de les atteindre, chez eux, à leur table. Il les prend par où il peut : il cause, il joue, il plaisante ; il fait des miracles. Il va au bout de ses forces, il s'ingénie, il essaie, il recommence. Des historiens même protestants, il ne reçoit ici que des louanges. En vérité, c'est un grand cœur.

Mais la critique commence dès qu'on aborde ses travaux chez les infidèles. Même les admirateurs font leurs réserves. Ces réserves, il faut le dire, à première vue sont parfois plausibles, mais à première vue seulement. Nous croyons qu'elles ne résistent pas à un examen minutieux et « réaliste » des circonstances où Xavier s'est trouvé.

CHAPITRE II

Le pionnier de l'apostolat. Xavier a-t-il été au hasard ?

Une première observation, très élémentaire et qu'on oublie de faire pourtant, est que Xavier eut peu de temps devant lui : 10 ans et 7 mois — mai 1542, décembre 1552. Encore faut-il défalquer le temps des voyages : plus d'une année peut-être. Nous venons d'entendre qualifier sa carrière, « un météore qui passe. » S'il ne s'agit que de la rapidité, la métaphore est exacte autant que la métaphore peut l'être. Saint Paul a eu devant lui trente ans ; saint Boniface en a eu quarante pour ébaucher l'Église d'Allemagne ; saint Méthode est resté vingt-deux ans chez les slaves. Le Père Ricci est resté vingt-huit ans en Chine, et de Nobili quarante ans au Maduré. Xavier ne fut que montré à l'Orient. Pourquoi ? Demandons-le à Dieu.

On insiste. Mais pourquoi tant de déplacements? Pourquoi ne s'être pas fixé quelque part, et là, avoir travaillé à fond, gouverné surtout ? Xavier va et vient, et, quand on a besoin de lui, il est à l'autre bout du monde. C'est l'impression que l'on finit par avoir à Rome. A une date où Xavier était déjà mort, saint Ignace lui écrivait :

« Si vous êtes allé en Chine, je tiendrai la chose pour bien faite, persuadé que vous suivez en tout les conseils de la divine Sagesse. Cependant, à mon avis, il vaudrait mieux, pour le service de Dieu, être resté dans l'Inde, après avoir dressé les autres à faire en Chine ce que vous vous proposiez d'y faire vous-même. Ainsi vous exercerez sur plusieurs points une action que, personnellement, vous n'exerceriez que sur un seul (1). »

(1) Juin, 1553.

C'était, n'est-ce pas ? le bon sens même. Ignace parlait en homme qui sait gouverner ; mais en homme aussi qui sait ce qu'est la Sagesse divine, et combien elle aime à déconcerter nos plans, il restait persuadé, et il le disait, que son disciple ne faisait rien que guidé par elle. Et pourquoi n'en dirions-nous pas autant ? Le rôle que Xavier avait à jouer dans l'Église est de ceux où le croyant est invité à ne point oublier les motions de la Providence quand elles sont visibles, à les supposer modestement quand elles se dérobent. Puis la vie d'oraison miraculeuse du saint ne permet pas de négliger les lumières qu'il y recevait pour sa conduite. Soyons persuadés comme Ignace que Xavier « suivait en tout les conseils de la divine Sagesse. »

Nous avons la correspondance de l'apôtre ; nous y voyons qu'avant de décider aucun de ces grands voyages qui étonnent, il avait longtemps sollicité les lumières de Dieu. Il partait, mais dans la conviction, qu'agir autrement, eût été aller contre la volonté d'en haut.

Il faut voir avec quelle assurance il s'en explique. Voyage aux Moluques : « Désobéir serait attirer sur moi la colère de Dieu en ce monde et en l'autre. Si je ne trouve pas cette année de navires portugais pour gagner Malacca, je m'embarquerai sur un vaisseau de musulmans ou de païens (1). » — Voyage au Japon : « Je n'en finirais pas si je voulais vous décrire l'immense consolation que me donne la pensée de ce voyage avec ses périls de mort, tempêtes affreuses, ouragans, écueils, pirates sans nombre, si bien que des quatre navires c'est beau que deux échappent. Tel est l'attrait intérieur que je sens, que la certitude d'avoir à courir ces dangers... ne m'arrête pas, tant j'espère voir notre sainte religion se propager en ce pays (2). » — Voyage de Chine : aucune confidence sur les motions intérieures qui ont pu le décider, mais pas un mot non plus qui trahisse l'hésitation ; évidemment il va là où Dieu veut qu'il aille.

---

(1) *Monumenta Xaveriana,* I, p. 384.

(2) *Ibid.,* p. 479.

Serait-ce forcer les textes de voir dans ces trois grandes décisions des cas historiques de ce que saint Ignace, donnant dans ses Exercices les règles des bons choix, de saines « élections », appelle les « trois temps »?

Le premier est celui où Dieu « meut, tire si clairement la volonté que le doute n'est pas possible, l'âme n'a qu'à suivre » : et ce fut le cas du voyage aux Moluques. Dans le second, « l'on tire beaucoup de lumière du contrôle des désolations et consolations, du discernement des esprits » : et c'est en raisonnant sur les consolations que lui donnait la pensée de souffrances, de dangers, de croix sans nombre, qu'il s'est décidé au voyage du Japon. Quant au voyage de Chine, il a été conçu, discuté, résolu, sur des raisons très précises, et dans le calme de l'âme : c'est le troisième temps.

Qu'on prenne ces rapprochements pour ce qu'ils sont, de simples hypothèses sur des confidences fort incomplètes. Ce qu'il faut en retenir c'est une leçon de prudence et de modestie dans l'appréciation des démarches souvent mystérieuses des saints. Pour nous, il nous paraît clair qu'une des marques de la volonté divine pour Xavier était celle-ci : Dieu me veut là où il y a le plus à souffrir. Et n'est-ce pas le cas de dire avec saint Augustin : « *Da amantem et sentit quod dico ;* donnez-moi l'amour, l'amour comprendra ».

*
* *

N'exagérons rien cependant. Tout n'est pas inexplicable au sens humain dans les déplacements multipliés du saint.

D'abord Xavier était parti pour les Indes, non seulement en missionnaire, mais en qualité de nonce apostolique, et de plus, expressément chargé par le roi Jean III de faire, sur ses églises d'outre-mer, une enquête. Ce point, signalé cependant par les historiens anciens, a été souvent oublié par les critiques modernes, et cet oubli les a menés à des sévérités peu judicieuses. Le plus ancien des biographes, Emmanuel Texeira, dans un texte récemment mis au jour,

le dit nettement : « Le roi l'envoyait visiter toutes les forteresses de l'Inde, et lui demandait de le renseigner sur tout ce qu'il jugerait nécessaire au service de Notre-Seigneur et au sien ; et, finalement, il le chargeait du bien à faire à toutes ces âmes (1). » Donc la surintendance de tout ce qui existait en Orient de fondations chrétiennes.

Donc aussi un devoir préliminaire s'imposait : inspecter l'empire colonial des portugais et ses églises, voir par lui-même ce qu'il devait réclamer du roi en fait de mesures à prendre. Disons que cette partie de son programme n'a pas été par lui complètement exécutée. Il n'a point fait la visite des forteresses situées au nord de Goa.

La tâche assignée par le pape était plus large encore (2). Il l'envoyait « dans les îles de la mer Rouge, du golfe Persique, de l'Océan, dans la région sise en deçà et au delà du Gange, en deçà et au delà du Cap de Bonne-Espérance, pour instruire les indigènes déjà baptisés et convertir les autres ». Très spécialement le pape supposait un voyage en Éthiopie, lequel ne fut pas fait. Donc le nonce apostolique avait une sorte de contrôle à exercer, non seulement sur les églises existantes, mais sur les missions à créer, et par conséquent le devoir d'examiner, d'explorer. Il ne pouvait se contenter de cultiver l'Évangile là où le hasard des conquêtes l'avait semé. Il devait étendre le champ du Père de famille : donc autres voyages, de découvertes ceux-là, pour savoir, et savoir par lui-même où il convenait de fonder des postes. Le voyage aux Moluques est un voyage d'inspection ; le voyage au Japon est une tournée d'explorateur.

M. Étienne Lamy a très bien défini ce que saint François Xavier a fait, disons mieux, ce que Dieu l'avait chargé de faire : « Un caractère domine (la mission du saint) et la met à part de toutes celles qui ont précédé : elle fut comme le regard d'un chef qui parcourt le champ de bataille, choisit

(1) *Monumenta Xaveriana*, II, p. 836.
(2) *Ibid.*, p. 119. Bref du 27 juillet 1540.

les emplacements de ses troupes et détermine les moyens de son action... Cet organisateur voulait moins encore agir immédiatement sur un pays que prendre mesure de l'action à exercer dans tout l'Orient... (Il meurt) ; aussitôt, sur toutes les voies qu'il a parcourues, les jésuites suivent : partout ils avancent à la fois avec élan et méthode ; et leurs entreprises sont comme l'œuvre d'un zèle que la réflexion dirige sans la ralentir ». On peut choisir entre cette appréciation (1) et celle que nous citions au début de ce chapitre. Xavier inspecta ce qui existait déjà, explora quelques alentours, fit choix de quelques postes à fonder, montra ce qu'il y avait à faire, montra surtout dans quel esprit il fallait travailler, puis il mourut.

*
* *

Il faut regarder de plus près. Un point important en matière d'apostolat est l'ordre des préférences à garder dans les ministères. Deux fois saint Paul nous dit que son programme à lui est d'aller prêcher « *Iudaeo primum et Graeco,* au juif d'abord puis aux Gentils ». Celui qui est déjà le croyant du vrai Dieu a le pas sur celui qui ne l'est pas encore. De même Xavier : il se devait avant tout aux chrétiens. Les infidèles venaient ensuite. C'est l'ordre fixé dans les lettres de Paul III l'accréditant comme nonce, et c'est la loi que lui-même posera à ses collaborateurs (2).

Ces chrétiens sont ou portugais ou indigènes. La moralité des portugais importe fort à celle des néophytes. Xavier commencera donc par donner beaucoup de son temps aux européens. Mais ils ont leurs prêtres, leurs couvents, leurs œuvres de charité. Puis, ce n'est pas spécialement à eux qu'il a été envoyé : il regarde surtout vers les indigènes. Cependant il ne quittera pas Goa sans avoir constaté que le bien commencé par lui sera continué par d'autres. En

(1) J. B. Piolet, *Les missions catholiques françaises,* Paris, 1902, Introd.
(2) *Monumenta Xaveriana,* I, p. 457.

fait, cinq ans après son premier départ pour la Pêcherie un témoin pouvait attester que les méthodes du Père François étaient observées à Goa. Puis, jusqu'au bout, dans ses lettres aux supérieurs de Rome et de Lisbonne, il ne cessera pas de réclamer pour les stations portugaises des prédicateurs, entendons de vrais missionnaires à la parole puissante et qui se consacreraient exclusivement aux européens.

Il dira très expressément : « Sachez que la doctrine fait bien défaut en ce pays. Je vous le dis, car je l'ai constaté moi-même. Ne vous étonnez pas que la propagation de la foi soit souvent contrariée ici.... nous sommes responsables de ces embarras et de ces lenteurs. Nos misères, c'est à quoi il faut remédier d'abord ; on ira ensuite au secours des Gentils. Faites tout, je vous prie, pour qu'on envoie ici des prédicateurs (1) ».

Sa voix sera entendue et ses plans réalisés. La Compagnie de Jésus ne tardera pas à avoir une province régulière dans l'Inde, puis deux, Goa et Malabar, avec résidences, collèges, séminaires, et missions à l'intérieur. Provinces recrutées surtout en Europe et tout européennes d'allures, du moins en territoire portugais.

Les néophytes indigènes venaient ensuite.

Ceux de Goa, Cochin, Malacca, Ternate furent atteints par lui et les siens en même temps que les portugais. D'autres bientôt l'attirèrent, isolés ceux-là. Baptisés en hâte et sans préparation, puis laissés à eux-mêmes, mais enfin baptisés. Le sacrement leur conférait des droits spéciaux. Enfants de Dieu, il importait qu'on vint sans tarder au secours de leur foi. Xavier donc s'en alla chercher ceux de Comorin, s'attarda chez eux, les instruisit, organisa leur vie chrétienne, puis, l'œuvre bien lancée, alla faire le même travail aux Moluques, chez des chrétiens, sauvages baptisés, abandonnés, apostats. *Iudaeo primum et Graeco...*

Mais le Grec, l'infidèle resté infidèle, a son tour. Avant

(1) *Monumenta Xaveriana*, I, p. 456.

tout passeront ceux-là qui demandent le baptême. C'est pourquoi, après les Paravers, Xavier passe chez les pêcheurs de Travancore et pourvoit aux besoins de ceux de Manar qui l'appellent. S'il est disposé à partir pour Macassar (Célèbes) c'est que les indigènes réclament des prêtres. S'il n'y va pas, c'est qu'un prêtre est déjà parti.

D'autres ne font pas d'avances : mais parmi eux il faut distinguer ceux dont les qualités naturelles promettent beaucoup pour la gloire de Dieu, et c'est pourquoi dès qu'il connut les japonais il alla vers eux. Il y a ceux enfin dont la conversion entraînerait ce semble la conversion des autres, et c'est pourquoi, ayant cru constater la maîtrise intellectuelle et religieuse de la Chine au Japon, il voulut ouvrir la Chine à l'Évangile.

Ainsi les entreprises de Xavier se commandent, elles se hiérarchisent. Il n'agit pas d'après un impossible plan préconçu ; mais il ne va pas au hasard. Les pays s'ouvrent devant lui les uns après les autres suivant un ordre que lui n'avait pu prévoir, mais qui se trouve être logique, pourquoi ne pas dire providentiel ? Dans la mesure où notre saint fut mis par les circonstances en demeure de choisir, on peut affirmer qu'il observait à l'avance la règle que devait poser saint Ignace en ses *Constitutions* : « Quand il s'agit d'envoyer quelqu'un ici ou là, pour procéder en toute droiture, il faut se mettre devant les yeux la gloire plus grande de Dieu et le bien universel. Dans la vigne du Christ Notre-Seigneur, si vaste, il faut (toutes choses égales d'ailleurs...) choisir la part qui a le plus besoin d'être cultivée, soit parce que les ouvriers y font défaut, soit à cause du misérable état, et de la faiblesse et des dangers de damnation du prochain. Il faut considérer aussi de quel côté il est vraisemblable qu'on recueillera le plus de fruits... et ce sera là où la porte est plus largement ouverte, où les dispositions sont meilleures, où il y a plus de facilité de venir en aide aux hommes ; et cela on en peut juger d'après leur dévotion, leurs désirs, et aussi d'après la con-

dition et qualité des personnes plus propres à produire et à conserver le fruit spirituel pour la gloire de Dieu (1) ».

Tels sont les principes que Xavier tenait du « père de son âme » et qu'il appliquait.

*
* *

On a dit très joliment de l'apôtre : « Il traitera les océans, comme il eût fait du lac de Genêve ». Mais on ajoute, et cela n'est plus aussi vrai : « Il lui est impossible de demeurer longtemps dans le même endroit ». Il vit de mirages. « Il se propose d'aller convertir des milliers de chinois aussi simplement que s'il s'agissait d'une bourgade de Paravers ». Il est dévoré « d'une ambition de tout voir, de tout faire » (2).

Assurément ce vrai basque n'avait point l'humeur casanière. Mais est-il beaucoup de ses déplacements qui n'aient eu leur motif aujourd'hui encore parfaitement explicable ? On se demande pourquoi, au Japon, travaillant à Kagoshima, il s'absente, revient, puis repart. Il s'absente ; c'est qu'un navire portugais a paru à Hirado, qu'il faut en profiter pour reprendre contact avec l'Inde ; il y a une occasion qui ne se représentera pas avant un an, d'expédier des lettres. Il revient continuer son travail ; et s'il s'en va définitivement, c'est que Kagoshima n'était pas le but dernier de son voyage, qu'il y était comme bloqué, qu'il n'y faisait plus rien, qu'il importait, pensait-il, d'aller au cœur même du Japon.

Il ne va pas en Chine convertir des millions de chinois, comme cela, tout simplement, pensant qu'il n'y a qu'à se baisser pour ramasser sa gerbe. S'il a jamais eu une telle illusion, le Japon a dû l'en guérir. Il va en Chine parce qu'il a cru comprendre que la conversion de ce mystérieux empire entraînerait celle du Japon. Or, pour convertir la Chine, il

---

(1) Constitutions, P. 6e, ch. 2, D.
(2) M. Bellesort, *op. cit.*, p. 256, 298, 338.

faut d'abord y entrer, avoir la liberté d'y exercer son ministère, puis y rester. C'est cela, pas autre chose, qu'il veut assurer à lui et à ses successeurs quand il médite son projet d'ambassade. Il se trompe, cela est entendu comme il s'est trompé sur le compte des Brahmes (et encore !), comme il s'est trompé sur l'état politique du Japon. L'influence de la Chine sur l'empire voisin n'est plus du tout ce qu'il pense : mais l'erreur se trouve être féconde. Ce qu'il n'a pu faire, d'autres le feront. Il leur faudra cinquante ans pour forcer la porte de la Chine, mais ils la forceront.

Il veut « tout voir, tout faire ». Oui et non. Il ne faut pas oublier son rôle de pionnier, le seul qu'il pût avoir à cette date. Il est vrai, il eût pu s'enfermer dans un petit coin, n'en point sortir, continuer indéfiniment, par exemple, à catéchiser les Paravers, ou à convertir les pécheurs de Goa. C'eût été fort beau évidemment : mais évidemment aussi le pape, et par conséquent l'Église et la Providence attendaient de lui autre chose. Il eût été sans influence aucune sur la renaissance des missions (1).

On s'étonne qu'il n'ait pas organisé. Mais on n'organise que ce qui existe, et il n'y avait rien, ou quasi rien. D'abord il fallait fonder. Pour fonder il fallait des hommes, et ces hommes ne vinrent que peu à peu. Deux avec lui en 1541, rien en 1542, rien en 1543, trois en 1544, rien en 1545, neuf en 1546, rien en 1547, etc. En 1552 enfin, il avait une quarantaine de Pères et Frères : avec cela il pouvait gouverner ; mais en 1552 il meurt.

Fonder avant d'organiser ; mais explorer aussi avant de fonder. Or, sauf quelques points éparpillés sur les côtes, le terrain sur lequel Xavier arrivait en 1542 était à peu près vierge, *terra incognita*. Le premier travail était de s'informer, de « découvrir », donc de voyager. Et Xavier, tout en faisant la tournée d'inspection commandée par le roi, en reprenant les travaux mal commencés, en corrigeant les fautes commises, étudiait le pays. Il nous est facile à nous,

(1) L'observation très juste, est de M. Bellessort, *op. cit.*, p. 338.

critiques, armés de bonnes cartes, riches en livres, de faire toucher du doigt les erreurs du missionnaire, ses illusions, ses fausses démarches, et de décider qu'il a gaspillé son temps et ses forces. Mais il faut voir les réalités, je dis celles de ce temps-là.

Les erreurs de Xavier, sont le fait, non pas d'un homme qui « vit de mirages », mais d'un esprit curieux, qui cherche, qui n'a pas toujours les moyens d'arriver au vrai, qui fait ses expériences. Il veut voir ce qu'il a intérêt à voir, puisqu'il doit inspecter ; il veut faire un peu par lui-même dans chaque pays ce qu'il ordonnera de faire aux subordonnés qu'il y enverra bientôt. Il sait maintenant ce qu'il a le droit d'exiger en fait d'héroïsme des apôtres qu'il destine aux Moluques, les talents qu'il convient d'avoir quand on va au Japon, et ceux dont on peut se passer quand on reste chez des pêcheurs de perles. Pour avoir vu, et pour avoir travaillé, il n'ignore plus quel genre de vertu il faut exiger de ceux qui vont au pays des bonzes.

Chose étrange ! on lui reproche de ne pas savoir gouverner, et quand, pour mieux gouverner, il veut se faire une expérience directe des lieux, des races et des choses, on le lui reproche encore.

Enfin, dernière critique : « Nous ne sommes point surpris que François ne soit pas demeuré à Goa. Mais nous le sommes un peu qu'il n'y soit pas resté le temps de se familiariser avec la langue du pays où il se rendait. Son départ (pour la Pêcherie) a quelque chose de précipité (1). » — Sur quoi faisons deux remarques.

D'abord, en ce temps-là, on ne partait pas quand on voulait. Il fallait attendre ordinairement la mousson, et, l'occasion manquée, c'était un an de retard. De là des départs qui semblent précipités et ne le sont point.

Puis, « se familiariser avec les langues ». Lesquelles ? Il y en a vingt, rien que dans l'Inde. Pour commencer par le tamoul qu'on parlait dans l'Inde, Xavier pouvait-il l'ap-

---

(1) Bellessort, *op. cit.*, p. 107.

prendre à Goa où la langue était le canarin ? Le tamoul est difficile : est-ce trop de demander un an, deux ans pour arriver à en être un peu maître ? Or il n'y avait alors pour aider Xavier dans ce difficile travail ni grammaires, ni lexiques ; pas d'autres professeurs que de lamentables interprêtes. Il eût fallu des loisirs aussi; et quels loisirs eût pu se donner notre apôtre, à Goa ou ailleurs ? Puis, après le tamoul serait venu le malais, puis le chinois, puis le japonais. A moins qu'on ne prétende enfermer Xavier à la Pêcherie avec défense d'en sortir...

En fait il a agi en supérieur pratique. Étant quasiment seul, il s'est jeté en plein milieu indigène. Pour commencer, pour ébaucher son œuvre, des interprêtes suffisaient : il dut s'en contenter. Ayant tout d'abord à explorer, il n'avait pas besoin de se familiariser avec tant d'idiomes disparates. Mais là où il passait, il laissait des hommes qui, eux, ayant à travailler sur place, à y passer leur vie, apprenaient les langues et préparaient pour leurs successeurs les livres nécessaires. Au Japon, le Frère Fernandez était arrivé très vite à parler convenablement le japonais, et il demeura dans l'église nouvelle de longues années. Il en fut sans doute ainsi de Jean de Beira aux Moluques. Aux Indes, le Père Henri Enriquez sur l'ordre de Xavier se mit à l'étude du tamoul ; il entreprit une grammaire et un lexique, cela sans rien supprimer de son travail courant. En octobre 1548, il pouvait offrir à Xavier les deux manuels demandés. Alors que les portugais en cinq ans arrivaient à peine à prononcer quelques mots, lui pouvait se passer d'interprête, après quoi il étudiait la langue voisine, le malayalam ; et les Pères maintenant (1549 à 1550), s'imposaient de ne parler entre eux que la langue de la côte. Si donc Xavier ne se donna pas le loisir d'étudier les langues, ce n'est pas qu'il en méconnût l'utilité ; c'est que provisoirement, pour ce qu'il avait à faire, il pouvait s'en passer (1).

(1) Nous ne faisons pas état ici du don des langues : ceci est en dehors et au dessus des méthodes.

Pour conclure, résumons en quelques lignes ses dix ans de labeur.

S'il commence par aller à la Pêcherie, c'est qu'il y a là un travail à refaire et des indigènes baptisés qu'il faut absolument, et tout de suite, instruire. S'il va de là au Travancore, c'est qu'une occasion immédiate se présente de prolonger de ce côté l'œuvre de la Pêcherie. Il s'occupe des îles voisines de Ceylan, parce que le mouvement parti de la Pêcherie s'est étendu aussi de ce côté.

Mais Ceylan lui est fermé ; on n'a plus tant besoin de lui à la Pêcherie et au Travancore : aux environs aucune terre ne paraît s'ouvrir à l'Évangile. Là-bas à Macassar (Célèbes), il y a des rois qui demandent le baptême ; plus loin, aux Moluques il y a des baptisés qu'on n'a point instruits et des apostats. Probablement il n'eût point choisi de lui-même ce lointain champ de travail, mais la moisson semée doit être recueillie ; il n'y a que lui de disponible. Il part. En route il apprend qu'un prêtre l'a devancé à Macassar : il n'y va pas, mais il pousse jusqu'aux Moluques, il inspecte, il redresse ; il convertit les apostats, il assure l'avenir.

Au retour on lui parle du Japon. Race exceptionnelle. Pas de pays en Orient qui s'annonce plus riche de promesses. Sous prétexte de ne pas se disperser, faut-il remettre à plus tard l'ouverture du Japon à l'Évangile ? Qu'en eût pensé saint Ignace ? Xavier part, constate qu'on a dit vrai, fonde la mission nouvelle, y laisse des travailleurs et revient, car l'Inde a besoin de lui. Or il lui semble que rien ne profiterait mieux au Japon que l'évangélisation de la Chine. Il décide de travailler à y entrer, d'ouvrir cette porte étroitement fermée. C'est par esprit de suite qu'il fait ces projets sur la Chine. Il meurt. Dieu a jugé que c'est assez de labeurs et de souffrances : la récompense est prête.

Tel fut l'enchaînement des œuvres dans la vie de saint François Xavier : il semble assez logique. Il allait en pays inconnu, il ignorait à peu près tout du monde où Dieu le mettait, langues, coutumes, histoire, mœurs, état politique.

Il n'avait pour se renseigner que des moyens médiocres. Ce n'était pas une raison pour se croiser les bras et attendre. Il est allé de l'avant. Quand sa vie n'aurait été qu'une leçon d'audace au service de Dieu, elle serait déjà suffisamment belle. Et elle a été autre chose.

Reste à voir maintenant comment il s'est comporté devant les réalités rencontrées en cours de route, les autorités portugaises, les infidèles, les baptisés, les européens, ses collaborateurs, le clergé indigène, les castes.

CHAPITRE III

Les conditions faites à l'apostolat de Xavier par le pouvoir civil

Le rôle de pionnier et de fondateur imposaient à l'apostolat de Xavier des conditions à part. D'autres s'y ajoutent, extrinsèques, d'ordre civil et politique. Il n'arrive pas aux Indes comme il arriva au Japon, en terre vierge. Déjà un pouvoir étranger, colonial le précède dont il ne peut pas ne pas tenir compte. Et voilà que se pose la question des rapports de la mission et de l'État. Question grave et complexe.

Il faut partir du principe posé par Jésus : « Mon royaume n'est pas de ce monde » ; et nous savons les recommandations instantes de Benoit XV dans sa lettre *Duc in altum :* les missionnaires n'ont point à se faire les agents de l'impérialisme national. Rien ne serait plus compromettant pour la foi. Les faits sont là...

Nous ne voyons pas qu'on ait sollicité Xavier de travailler pour la politique portugaise. Aux Moluques il laissa portugais et espagnols à leurs rivalités. Tout au plus a-t-il accepté d'être deux ou trois fois l'intermédiaire entre les princes indigènes et les gouverneurs : c'était pour appuyer les requêtes de ceux dont il attendait liberté et faveur pour ses chrétiens.

Il y a bien un texte du Père Alexandre Valignani, qui semble dire quelque chose de plus. Historien du saint, et, vingt-cinq ans après la mort de Xavier, visiteur et organisateur des missions d'Extrême-Orient, son témoignage ne peut pas être sans autorité... Expliquant donc pourquoi le Père François s'en était allé évangéliser la côte de Travancore et ses pêcheurs les macuas, il apporte cette raison, la troisième. C'était l'intérêt des portugais, leur sécurité et la

sécurité du Portugal, qu'il y eût là une population chrétienne. A leurs flottes, qui sans cesse passaient et repassaient, il importait d'avoir là des gens qui ne fissent pas cause commune avec les pirates musulmans (1).

Que telle ait pu être l'intention du capitan de Coulam (Quilon), le poste voisin, et des gouverneurs généraux, en protégeant les missions de la côte, c'est plus que vraisemblable, et il n'y a pas à le leur reprocher. Que Xavier de son côté ait accepté cette conséquence de son apostolat, à supposer qu'il y ait songé, c'est possible. Mais qu'il ait eu ce motif en vue quand il partit évangéliser la côte occidentale du cap Comorin, cela n'est guère croyable ; il n'y en a pas trace dans sa correspondance. Par ailleurs, travaillant pour Dieu en ces régions, à cette date et dans les conditions données, il ne pouvait pas ne pas travailler du même coup pour le Portugal. Et c'est ce qui se vérifie continuellement dans les missions. On cherche la gloire de Dieu, et autre chose est donné par surcroît.

Mais la réciproque est-elle vraie ? Travailler pour le Portugal était-ce du même coup travailler pour Dieu ? Il était trop tôt pour répondre en pleine connaissance de cause. A première vue tout progrès du Portugal était un progrès de l'Évangile. Xavier se défiait cependant : il y avait les mœurs coloniales... On devait constater cinquante ans plus tard, que deux choses encore compromettaient l'avenir. L'avilissement du christianisme aux yeux des indiens par son contact avec les castes méprisées : c'est le Père de Nobili qui mettra le doigt sur la plaie. Puis le parallélisme de la conquête armée et de l'apostolat, parallélisme imprudemment révélé au Japon par un espagnol et qui servira de prétexte aux persécutions. Plus tard encore on devait constater les gros inconvénients du Patronat. Mais ce sont choses qu'on ne prévoit guère, et que l'expérience seule finit par révéler.

---

(1) *Monumenta Xaveriana,* I, p. 54.

Quoi qu'il en soit, pour le moment, les deux pouvoirs, Église et État, ont partie liée, et voici quelle était en 1542 la situation que Xavier trouvait établie aux Indes, à laquelle il ne pouvait rien, et qu'il fallait subir.

D'abord la conquête. Par voie d'accord ou par l'argument du canon, le Portugal s'était installé sur une vingtaine de points des côtes, de Mozambique aux Moluques lointaines. La justice avait-elle toujours présidé à ces prises de possession ? L'on sait que tout n'est pas beau dans l'histoire coloniale des peuples les plus civilisés. Mais le fait existait, il s'imposait à Xavier ; il n'avait pas à le discuter. L'eût-il discuté, il n'en fût résulté qu'une brouille avec ses protecteurs. Nous croirions même volontiers, que très sévère sur les façons dont les portugais usaient de leur pouvoir, il ne songeait point à en contrôler l'origine.

Après tout, ces conquêtes ordinairement faites sur des princes musulmans (1), avaient un air de croisades. Elles étaient présentées comme un prolongement dans la mer des Indes de la lutte séculaire menée dans la Méditerranée. Si les plans d'Albuquerque avaient réussi, la destruction du tombeau de Mahomet eût été présentée comme une sorte de compensation pour la perte du tombeau du Christ.

Et c'est de ce biais que Rome prenait les choses. De là, pour le Portugal, les droits de patronat, le *Padroado*, dont on peut dire et beaucoup de bien et beaucoup de mal, qui rendit des services sérieux, qui en eût rendu de bien plus grands, si le Portugal y avait lu ses devoirs aussi bien que ses droits, dont la disparition, en fin de compte, fut un bienfait (2).

Xavier le trouvait établi. Le roi de Portugal avait droit de nomination aux évêchés, cures et autres bénéfices d'outre-mer, à charge d'établir ces évêchés, cures et bénéfices, de leur assurer des rentes, de fournir aux frais de voyage, d'entretien, de culte. Tout cela était en ordre.

---

(1) Goa, Malacca, Ternate.

(2) Disparition qui n'est pas complète encore.

L'État, étant chrétien, devait agir en chrétien, donc soutenir, défendre, promouvoir l'œuvre de la foi selon ses moyens propres. Nul n'avait l'idée de cette monstruosité, l'État laïque, et pas davantage de la thèse libérale, condamnée par le *Syllabus* de Pie IX, la non-intervention (1).

Seulement et l'Église et l'État sont composés d'hommes. L'Église demanda-t-elle quelque fois un peu trop à son allié, trop de faveurs, trop de services ? Ce serait à voir. Mais certainement l'État a souvent trop peu donné ; il a été inconsistant, égoïste, tyrannique. Il s'est montré, aux Indes et en Extrême-Orient, aveuglément attaché à ses privilèges. Il a reculé devant des services urgents, mais qui auraient coûté. Il est loin d'avoir établi le nombre d'évêchés qui eussent été utiles. Par dessus tout, il n'a pas su réprimer les abus qui compromettaient le christianisme.

Pour lui, Xavier n'hésitait pas à demander aux gouverneurs, au roi lui-même, ce que, à son avis, ils avaient le devoir de lui donner. Et il faut dire que, personnellement, il n'eut qu'à se louer, en général, des hautes autorités. Il fut aidé par elles, comme il pouvait l'être, dans son expédition au Japon. Il le fut par le vice-roi dans celle de Chine, et, si le capitan de Malacca montra la mauvaise volonté que l'on sait, il paya cher sa mauvaise volonté. Mais cet appui ne compensait pas les déboires.

Et d'abord, constatant le mal fait par les officiers, les soldats, les marchands, et leurs déplorables exemples, et leurs excès en tous genres, continuellement il revint à la charge pour obtenir des réformes qu'il jugeait urgentes. Puisqu'il y a dans l'Inde un pouvoir civil chrétien, on doit, aux lieux où il exerce une autorité effective, s'en ressentir. Puisque le roi fait tant de déclarations en faveur de la propagation de la foi, l'Inde doit en constater l'effet. Or, ce que l'on constate partout revient à ceci. Les mœurs des colons mènent les indigènes au mépris du christianisme. L'idolâtrie publique est tolérée ou presque, en plein Goa.

---

(1) N. 62.

Les brahmes, parce qu'ils sont riches, sont tout-puissants. Il n'y a qu'une chose qui compte, l'argent : les plus honorables charges, et les plus lucratives, vont aux musulmans et aux païens ; elles sont inabordables aux chrétiens indigènes. Les pêcheurs paravers sont exploités d'une façon odieuse (1). Des esclaves chrétiens sont vendus à des infidèles sans souci de leurs âmes, et le reste...

Xavier demande qu'on châtie. C'est contre ces abus criants qu'il réclamera l'Inquisition.

Le premier devoir, tout négatif, d'un État chrétien eût été de ne pas contrecarrer l'apostolat par ses fautes. Le second était d'assumer la tutelle des néophytes.

En terre strictement portugaise, cette tutelle s'exerçait par les œuvres de miséricorde et d'apostolat qui peu à peu allèrent s'organisant. L'État ne leur ménagea pas son concours, du moins aux heures brillantes de l'empire d'outre-mer.

Mais il y a des régions où les portugais ne sont que campés. Ils ont là un poste militaire, une forteresse, du canon, quelques soldats, un *capitan*, une factorerie et quelquefois une chapelle avec un prêtre. Le prince indigène est toujours là et les autorités vivent côte à côte, plus ou moins en concorde. Il est entendu que, du fait de leur baptême, les chrétiens deviennent, sinon sujets, du moins clients du Portugal. Le Portugal aura donc parfois à intervenir, et cette intervention, Xavier n'hésitera pas à la réclamer.

Voici, par exemple, à la côte de la Pêcherie, la caste des Paravers. En théorie, elle dépend du rajah de Travancore qui ne fait rien pour elle. Elle est razziée sur terre par les Badages, cavalerie des Nayakers du Maduré ; sur mer elle est inquiétée par les pirates musulmans de Calicut. Pour se défendre, ils se sont faits chrétiens, et maintenant ils paient des redevances aux portugais qui les protègent. Xavier trouva la situation tout à fait normale, d'autant que l'autorité du roi de Travancore n'est pas supprimée : il continue

(1) *S. François Xavier*, I, p. 304.

lever l'impôt. Seulement, le peuple opprimé s'est donné un protecteur, et le protecteur, lui aussi, entend profiter des services qu'il rend. Mais il faut que le capitan comprenne son devoir, et n'ajoute pas sa tyrannie aux tyrannies locales. C'est bien le moins. Xavier tient à la bonne entente entre ses missionnaires et l'officier de la couronne. Ce dernier aura son rôle dans la formation morale des néophytes. S'il faut châtier, c'est lui qui s'en chargera.

De même au Travancore. Il y a là des pêcheurs que Xavier a baptisés, le rajah le permettant : du coup ils sont devenus clients du capitan de Coulam. Il les défendra, et contre les pirates musulmans embusqués partout sur la côte, et au besoin contre le rajah, au cas où ses dispositions changeraient, ce qui ne tardera guère. A ces fins l'officier recourra aux flottilles de la couronne qui croisent dans ces parages. Paravers et Macuas sont encore des mineurs dont la tutelle incombe à ceux qu'on peut bien appeler leurs parrains, les portugais.

A ce propos, dans un passage dont nous avons déjà cité quelques traits, le Père Valignani explique :

« Le Père François, sage et prudent comme il l'était, avait compris combien inintelligente et bornée, dans les choses de Dieu, était cette race indienne, combien la raison a moins de prise sur elle que la force. Aussi jugea-t-il que le christianisme se propagerait difficilement chez ces noirs, et se conserverait difficilement, s'ils n'étaient sous la seigneurie des portugais, ou du moins là où leur puissance se fît sentir en quelque manière, par exemple, sur le littoral où passent et repassent les flottes du roi, et où elles peuvent distribuer aux peuples faveurs et châtiments selon leurs mérites (1). »

Avons-nous ici la pensée authentique du saint ? Valignani ne lui prête-t-il pas quelque chose de ses propres idées ? Ne résume-t-il pas tout simplement l'expérience de trois quarts de siècle? Car un point peut être retenu, c'est que long-

(1) *S. François Xavier,* I, p. 54.

temps il n'y eut aux Indes de centres chrétiens notables que là où se faisait sentir l'action du Portugal. On peut même ajouter qu'en bien des endroits le christianisme a grandi, s'est maintenu, a décliné, s'est évanoui avec la puissance des maîtres catholiques. La foi que Xavier avait cultivée aux Moluques en a été extirpée par le calvinisme hollandais; mais sur les lambeaux d'empire conservés et parfois si mal cultivés par le Portugal : Florès, Timor, le catholicisme s'est maintenu.

Quoi qu'il en soit de la pensée personnelle de saint François Xavier en la matière, trois choses ici sont à considérer : la conversion des Indiens, leur formation, leur protection.

*
* *

La conversion. — Y eut-il dans l'histoire des missions d'Asie des cas de conversions opérées, comme disent les historiens protestants, à coups de mousquet ? Tout est possible en ce misérable monde. Il est même à croire qu'il se passa des faits regrettables puisque, en 1567, le premier concile de Goa crut devoir rappeler les principes : « On ne doit pas amener les infidèles à la foi par la force, les menaces, l'intimidation, mais par la prédication, les bons services, les faveurs. Il ne faut pas heurter sans motif grave les préjugés de caste. Il ne faut point enlever les enfants et les esclaves à leurs parents et à leurs maîtres. »

Par ailleurs, on a de Xavier un texte qui, pris à la lettre, isolé de ses alentours, est certainement un peu fort. On l'a plus d'une fois retourné contre lui. En 1548, écrivant au Père Simon Rodriguez, il expose la triste situation de la religion dans l'Inde : mauvais vouloir ou inertie des officiers de la couronne, rivalités stériles dans le clergé, absence de zèle, désintéressement nul, inintelligence des vrais intérêts de la foi. Ne raconte-t-on pas que le vicaire général Michel Vaz, trop zélé pour la réforme des abus, a été empoisonné ? Par qui ? Et aucune enquête sérieuse n'a été faite. Il faudrait une action énergique de l'autorité royale, des ordres partis de haut, et péremptoires, et donnés directement au

gouverneur. Que celui-ci le sache, c'est sur lui, pas sur les missionnaires, que le roi compte pour les progrès de la foi. Un ordre du roi, et, en peu de temps, l'île de Ceylan sera chrétienne. Le gouverneur prendrait l'affaire en mains, choisirait les missionnaires, leur assignerait leur tâche. Que si, après cela, l'île n'est pas bientôt chrétienne... ici le roi menacerait le gouverneur de son indignation, et pour bien lui faire sentir que ce ne sont pas là des paroles en l'air, il ajouterait un serment : « Je jure, si vous ne déchargez ma conscience en faisant beaucoup de chrétiens, qu'à votre retour à Lisbonne, je vous ferai jeter aux fers, rester de longues années en prison, et confisquerai vos biens au profit des œuvres de miséricorde (1). »

Ces paroles sont fortes, si fortes même qu'elles mettent en défiance. Elles sont d'un homme exaspéré, qui exagère sa pensée, parce que évidemment on ne le comprend pas, on ne prend pas au sérieux ses plaintes. Il parle d'autant plus haut, que, il le sait bien, on ne tiendra pas compte de ses plaintes. Et puis, ce n'est pas au roi qu'il écrit, c'est à un ami qui saura faire le départ de ce qu'il faut retenir et de ce qu'il faut laisser. D'autres lettres plus calmes, expliquent celle-là. Faire cesser les scandales d'abord, multiplier et soutenir les missionnaires ; là où la chose est possible, empêcher les princes indigènes de persécuter les convertis; assurer à ces derniers des avantages temporels, c'est tout ce qu'il y a de positif sous la formule « faire des chrétiens ». Xavier pensait que, efficacement défendus contre leurs oppresseurs, les indigènes, se sentant libres, viendraient nombreux au christianisme.

Évidemment, si Xavier avait prévu l'abus qu'on devait faire un jour de ses paroles, il eût été plus précautionné. Quant aux faits, il suffit de dire qu'à Goa, après septante cinq ans et plus de régime portugais, il restait assez d'in-

---

(1) *Mon. Xav.*, I, p. 458.

digènes non chrétiens pour qu'on eût toujours à prêcher et à faire des « baptêmes généraux » (1).

*
* *

Une question connexe à celle des conversions est celle de la destruction des idoles, des temples, des livres païens. On a souvent reproché aux missionnaires ce genre d'exécutions, qui paraît-il, nous aurait privés d'œuvres d'art intéressantes. Pour lui, Xavier nous dit que, au fur et à mesure des baptêmes, il faisait anéantir idoles et pagodes. Pagodes, c'est-à-dire non pas les grands temples du pays, mais les petits sanctuaires comme il y en a par centaines, et spécialement les sanctuaires domestiques.

Il raconte que c'était une de ses joies à la Pêcherie de voir ses enfants « infliger au diable plus d'ignominie que leurs parents ne leur avaient procuré d'honneur (2). Ils prennent les idoles, les mettent en pièces, crachent dessus, les foulent aux pieds, les soumettent à d'autres affronts encore que j'aime mieux ne pas préciser ; c'est l'honneur de ces petits qu'ils n'épargnent aucune honte à celui qui eut l'insolente audace de se faire adorer de leurs parents. »

---

(1) Il faut expliquer encore le texte suivant de Valignani : « Cette race étant grossière comme elle l'est — il s'agit des pêcheurs du Travancore — (le Père François) eut grand' peine à les convertir. Il y eut résistance : mais il travaille si bien, multipliant les actes de charité, montrant l'exemple des chrétiens de la Pêcherie, promettant des faveurs, faisant redouter le capitan (de Coulam) qui pouvait les priver du droit de pêche et de trafic par mer, que finalement, *compellendo eos intrare ad nuptias,* comme dit le Seigneur, il en amène un grand nombre à se faire chrétiens » (*Mon. Xav.*, I, p. 55). Ce résumé demande correction. L'on ne voit pas que les difficultés aient été si grandes, puisqu'un mois suffit à convertir 10.000 indigènes. Dans le récit qu'il fait de cette campagne, le saint nous dit qu'il allait dans les villages où il était appelé : *quando lhegaua á los lugares de los gentiles, los quales me mandaron lhamar para que los hiziesse xpianos* (p. 367). Valignani semble bloquer ce qu'a fait Xavier en personne et ce qui est le fait de ses successeurs, la conversion des Macuas et leur éducation.

(2) *Mon. Xav.,* I, p. 283.

Sur quoi il faut observer : 1° que c'est chez ses néophytes que le saint provoquait ou encourageait ces manières de faire. Nous ne voyons pas qu'il ait envoyé ses enfants à l'assaut des idoles chez les infidèles. Or, c'était le devoir strict des baptisés de se défaire de tout objet superstitieux. 2° Il n'est pas sûr que la manière de procéder serait aujourd'hui très à propos. Pareilles fêtes aux dépens des objets du culte idolâtrique pourraient amener des réactions violentes de fanatisme. Mais, sous une forme ou sous une autre, l'élimination des idoles s'imposait.

Par ailleurs ce que Xavier fit en petit sans qu'on puisse en constater les mauvais effets, l'État portugais avait à le faire en grand dans son domaine, et c'est une question de savoir si les résultats furent toujours heureux. Notre saint fut-il pour quelque chose dans le décret royal de 1546, enjoignant de détruire sur les terres portugaises idoles, pagodes, mosquées, et d'interdire le culte public païen? Rien dans sa correspondance ne permet de répondre. Mais, homme du XVIe siècle et espagnol, il ne pouvait désapprouver en soi l'acte de Jean III. Seulement, à ses yeux, le gros danger pour la foi était moins dans la proximité de l'idolâtrie que dans les fautes des européens.

Du reste l'exécution du décret fut molle. Les lieux de culte idolâtrique ou musulman disparurent à la longue, mais parce que, les conversions se multipliant, ils finissaient par tomber en déshérence. En 1554, six ans après le décret royal, on voit ainsi des sanctuaires délaissés faire retour au roi, qui en applique les revenus au collège Saint Paul. D'autres furent détruits par ordre supérieur, mais à la suite de révoltes : ainsi dans l'île voisine de Salzette. En 1583, donc 70 ans après la conquête, l'idolâtrie s'y pratiquait encore en public. Le vice-roi voulut urger l'exécution des lois et interdire les exhibitions païennes. Il y eut résistances et émeutes. On répliqua par des répressions. La répression amena le martyre du bienheureux Rodolphe d'Aquaviva et de ses compagnons. Le martyre provoqua

la conversion de l'île, et la conversion eut pour conséquence la disparition complète des pagodes.

Inutile de poursuivre : cet exposé nous mènerait trop loin de notre sujet. Nous croyons seulement que, opportunes ou non à notre jugement d'hommes du XXe siècle, les mesures prises au XVIe siècle par les vice-rois ne paraissent pas avoir été jugées excessives par saint François Xavier. Par ailleurs, nous ne voyons pas qu'il y ait pris une part active.

* * *

Les indigènes convertis, il faut faire leur *éducation*. Elle est faite par les catéchismes dont nous parlerons plus loin ; mais le pouvoir civil, aux Indes, se trouvait avoir son rôle à jouer.

Xavier aurait voulu compter sur l'appui des capitans de Tuticorin et de Coulam. On peut voir par ses lettres combien il fut déçu par le premier. Loin de l'aider dans la répression des gros abus, alcoolisme, danses immorales, il exploitait odieusement les néophytes. Celui de Coulam paraît avoir mieux compris son devoir ; mais les détails manquent. Ce qu'on peut dire, c'est qu'il avait affaire avec de terribles gens. Peu avant le baptême, il avait dû les châtier pour pillages de navires échoués. Le sacrement ne tue pas leurs instincts brutaux. Ils avaient l'indiscipline dans le sang. Grands enfants, fermés aux arguments de raison, ils ne comprenaient que les châtiments matériels. Et Xavier trouvait normal ici de recourir, comme on dit, au bras séculier.

* * *

Voici beaucoup plus délicat : la protection des chrétiens contre leurs persécuteurs. Ici se place l'épisode du rajah de Jafnapatam.

Un jour le roi de cette ville, au nord de Ceylan, fit massacrer d'un coup 400, d'autres disent 700 pêcheurs Kadeyers, dans la petite île de Manar. Ils venaient de se convertir et

par conséquent de se soustraire à sa tyrannie pour se mettre, comme leurs voisins les Paravers, sous la tutelle des portugais.

Des martyrs ! L'âme enthousiaste de Xavier en tressaillit de fierté. Mais fallait-il laisser pareille monstruosité impunie ? Avec le principe de non-intervention, l'Europe aujourd'hui assiste sans broncher au massacre de nations entières. Lui, Xavier, était pour l'intervention énergique et rapide; seulement cela gênait certains commerçants : rien ne se fit, et ce fut une grosse déception pour le missionnaire.

Le fait a paru étrange : on l'a déclaré inconcevable. Violation du droit des gens, et provoquée par un homme d'église !... l'Évangile imposé par le canon, etc. Plût à Dieu que dans l'histoire coloniale des peuples chrétiens, il n'y eût pas d'autres abus et d'autres violences ! La question est de savoir si le Portugal avait le droit, le devoir même de châtier un persécuteur, et de donner aux tyranneaux du quartier une leçon, la seule qu'ils pussent comprendre. Et si les portugais, tuteurs des chrétiens, avaient ce droit et ce devoir, Xavier, lui, pouvait et devait le leur rappeler. Après tout c'est un devoir, non seulement de charité, mais de justice, de mettre certaines puissances hors d'état de nuire aux faibles.

Le principe était clair pour notre saint comme il l'est pour nous. Les pouvoirs colonisateurs ont des obligations à l'endroit de l'apostolat. Ils ont à protéger, à promouvoir même le travail des missions. Leur intervention dans les pays barbares, ou de demi-civilisation, ou de civilisation dépravée est quelquefois dans l'ordre. L'Europe se devait à elle-même, et, chrétienne, elle devait à sa foi, de ne pas laisser impunis les crimes des Boxers. D'autant que l'impunité eût été, même du point de vue politique, la plus grosse des imprudences. Et pourtant des démarches légitimes, nécessaires au moment présent, peuvent avoir à une échéance plus ou moins longue, de gros inconvénients. En tous cas, il n'est pas bon que le soldat et le missionnaire, le missionnaire et le soldat se suivent de trop près et

semblent avoir partie liée. L'apostolat peut en être accéléré sur le moment ; il peut en être retardé pour des siècles. La manière forte a pu imposer la sagesse à certains tyrans ; elle a pu aussi déposer dans l'âme des indigènes des germes de rancune, développer le xénophobie, préparer les persécutions futures. Mais ce sont là perspectives qui échappent à l'œil humain. Dieu seul sait l'avenir, et, s'il fallait tenir compte de tous les avenirs possibles, on ne ferait rien.

Et puis, dans le concret, le problème est souvent complexe. Le pouvoir étranger n'a pas à considérer que les intérêts de la mission : il peut avoir son honneur à venger, les intérêts légitimes de ses nationaux à protéger, les traités à sauvegarder, etc. La diplomatie ayant échoué, il faut en venir aux armes, et, de conséquence en conséquence, aboutir à la conquête. C'est de l'histoire, et qui n'est pas très ancienne.

Xavier était dans son droit ; il avait de graves raisons pour estimer que c'était son devoir de réclamer pour le persécuteur, un châtiment dont il se souvînt. Mais Dieu servit à la fois et la gloire de son ministre et l'intérêt de la mission, en reculant de plusieurs années l'expédition de Jafnapatam. Elle était nécessaire, mais il était bon qu'elle eût d'autres motifs immédiats qu'un fait de persécution religieuse. Elle eut lieu en 1560 sous le vice-roi Constantin de Bragance, et fut provoquée par les insolences répétées du rajah.

*
* *

Ce que nous venons de dire des Indes, il faut le dire, toute proportion gardée, des Moluques. Là aussi les portugais avaient à exercer leur rôle de protecteurs. Il y avait dans les îles le fond autochtone de la population, les Alfourous, barbares, fétichistes, parfois sauvages et farouches, plus ou moins apparentés aux Papous ; — puis, sur les côtes, les Malais, intelligents et mous, faits pour être exploités ; — enfin les Arabes, les *Moros*, marchands, souvent marchands

d'esclaves et propagateurs du Coran. Les Malais en masse s'étaient laissé séduire. Les Alfourous en général résistaient. L'arabe était pour eux l'ennemi ; par haine de l'oppresseur, ils s'étaient souvent tournés vers les portugais et s'étaient laissé baptiser. Il y avait à les défendre, non contre le petit sultan de Ternate qui était à la merci des portugais, mais contre ceux de Tidor et de Gilolo, musulmans actifs et souvent persécuteurs. Plus d'une fois les portugais eurent à les châtier. Mais c'est de quoi notre missionnaire n'eut pas à s'occuper durant son court séjour dans les îles. Il n'y fut que catéchiste.

Seul, sans protection, et le voulant ainsi, il allait parmi les insulaires, bravant les flèches et le poison des apostats. Cette manière de faire n'est pas moins normale que l'autre. Elle ressemble même davantage à celle des premiers semeurs d'Évangile, de saint Paul. C'est elle que Xavier pratiquera encore au Japon, qu'il était prêt à conserver en Chine. Si le devoir du Portugal était de le protéger, lui et ses néophytes, son devoir à lui était de ne compter que sur Dieu, et de savoir se passer des hommes.

CHAPITRE IV

La préparation au baptême
Méthodes lentes et méthodes sommaires

En arrivant aux Indes, saint François Xavier trouvait, courant et jugé normal par tout le monde, l'usage des baptêmes précipités et donnés sans préparation. Conséquence peut-être de la manière militaire dont on mène toutes choses en temps de conquête.

Sans doute, au début de l'Église, le baptême se décidait et s'administrait en quelques instants. C'était l'âge des prémices, et l'Esprit-Saint, par des lumières soudaines, suppléait au travail des catéchistes. Nous connaissons les faits racontés au livre des Actes :

« Tous ceux qui acceptèrent la parole (de Pierre) furent baptisés, et ce jour-là furent enrôlées environ 3000 âmes » (II, 41). Le diacre Philippe engage la conversation avec un voyageur qui chemine en lisant, et ne comprend pas tout ce qu'il lit. Quelques explications sont données. L'âme de l'Éthiopien est éclairée ; il y a de l'eau à portée : « Pourquoi ne pas me baptiser ? — Si tu crois de tout cœur, cela est faisable. — Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. » Et, sur le bord de la route, le voyageur reçoit le baptême (VIII, 20-35).

Cette rapidité ne pouvait longtemps faire loi ; très vite le régime des catéchuménats fut ébauché. Le baptême fut désormais encadré entre deux séries de prédications. La pratique n'était pas uniforme. Sans sortir de l'Occident, il semble qu'à Milan saint Ambroise ait insisté davantage sur les instructions qui suivaient le sacrement, et saint Augustin

à Hippone sur celles qui précédaient. Mais la préparation était toujours de rigueur (1).

Plus tard, au temps des barbares et des conversions par masses, on semble souvent être revenu aux procédés rapides. Le récit du baptême de Clovis donne l'impression d'une démarche vivement décidée, vivement conclue. De même les grands épisodes de la conversion des anglais racontés par le Vénérable Bède. On instruisait : nous avons des résumés de catéchèses et des programmes envoyés aux missionnaires par les papes ou les évêques, ou encore fixés par les conciles. A lire ces documents de près, on a l'impression que l'enseignement religieux antérieur au sacrement était sommaire, et laissait beaucoup à ajouter. On mettait en lumière l'unicité de Dieu, la création, par conséquent la folie de l'idolâtrie, puis la venue du Fils de Dieu rédempteur. On donnait un abrégé de l'histoire du monde et de l'économie du salut. On expliquait le baptême, son efficacité, les engagements qu'il comporte, devoirs à accomplir, fautes à éviter, puis les fins dernières, ciel et enfer (2).

Nous voudrions plus de détails, savoir quand et comment on expliquait les dogmes de la Trinité, de l'Incarnation, de l'Eucharistie, par quelle série de leçons graduées on faisait entrer ces choses dans les âmes. Les réservait-on encore pour la dernière heure ? Le baptême administré, que faisait-on pour poursuivre l'enseignement, en ce que nous appellerions les catéchismes de persévérance ? Les canons conciliaires, les sermons, les lettres de ce temps, nous montrent que, longtemps après le baptême, il fallait encore lutter contre les superstitions et même contre l'idolâtrie.

Quant aux missionnaires des siècles postérieurs, ceux du XIII[e] siècle par exemple, et du XIV[e], l'étude de leurs procédés n'est pas encore faite. Il faut se défier de certains gros chiffres qui se sont glissés dans les *Annales* de cet aposto-

---

(1) *Dict. de théologie*, art. *Baptême* par BAREILLE ; *Dict. d'Archéologie*, art. *Baptême* par D. LECLERCQ, reproduisant en grande partie le précédent.
(2) BAREILLE, *loc. cit.*, col. 1899.

lat. Est-il vrai que le bienheureux Odoric de Pordenone, O. S. F., qui fut surtout un grand voyageur, ait, au cours de ses pérégrinations converti et baptisé vingt mille Tartares, indiens et chinois ? Et si le fait est vrai, comment les a-t-il instruits, comment a-t-il pourvu à leur persévérance ? On ne le dit pas.

*
* *

Nous savons mieux comment les choses se passaient au début de l'apostolat moderne, dans ce qu'on appelait les terres de découvertes : Asie, Afrique, Amérique.

On pratiquait volontiers les méthodes expéditives. Il y a des cas curieux de prédications laïques. Des marins, des soldats, des marchands, coureurs d'océans, chercheurs d'aventure, débarquent, par exemple, aux Philippines ou aux Moluques (1). Ils trouvent là des insulaires fétichistes, haineux ; des corsaires arabes marchands d'esclaves. Ils leur vantent le christianisme, la puissance du Portugal ou de l'Espagne. Là-dessus catéchisme très élémentaire, plantation d'une croix, baptêmes. Heureux quand un prêtre vient achever l'œuvre et instruire. Parfois c'est là le point de départ d'une chrétienté sérieuse : ainsi aux Canaries, en 1404, quand elles furent visitées par le français Béthencourt. Parfois, le plus souvent, c'est l'abandon et le retour au paganisme.

Voici le cas intéressant du Honduras. En 1527, le peuple en masse demandait le baptême. Le gouverneur Didace Lopez Salcedo interrogea : valait-il mieux attendre pour baptiser les indigènes qu'ils fussent instruits, ou administrer le sacrement à mesure qu'ils le demandaient ? On répondit d'instruire d'abord : par ailleurs, s'ils étaient très nombreux, et montraient une ferveur vraie, et que les catéchistes fussent en petit nombre, mieux vaudrait peut-être baptiser sans tarder, pour ne pas laisser échapper l'occasion présente (2).

---

(1) *Saint François Xavier,* t. I, p. 353; cf. p. 349.

(2) WADDING, *Annales Minorum,* 1527, n. 14.

Dans l'Inde portugaise il semble qu'on se soit attaché de préférence à la seconde partie de l'alternative. Ce fut le cas des Paravers pêcheurs de perles. Exploités par les pirates musulmans, sans défense, ils demandèrent protection au Portugal, acceptèrent d'être chrétiens. Une douzaine de franciscains conduits par le vicaire général de Goa, allèrent baptiser ceux qui se présentaient, quelque 20.000 âmes. Puis, incapables de supporter l'excessive chaleur de la côte, n'ayant pas où se ravitailler, ils revinrent à Cochin : on ne les revit plus. Huit ans après, Xavier dut reprendre la tâche abandonnée.

Le procédé était courant. Le mot d'ordre de Lisbonne étant « faites des chrétiens », on faisait des chrétiens, laissant à d'autres le soin de les cultiver. Un nouveau venu écrivait en 1547 : « Population corrompue, sans usage de la raison. Ils se font chrétiens par intérêt, parfois pour une mauvaise fin. Esclaves des musulmans ou des infidèles, c'est pour être émancipés, protégés. C'est pour un bonnet, pour une chemise, pour une bagatelle, pour n'être pas pendu, pour épouser une chrétienne. Les baptêmes se font au galop, sans préparation : aussi beaucoup retournent aux idoles ou au Coran (1). » — « Tout ce qu'ils savent, disait en 1545 le Père Criminale, c'est qu'ils sont chrétiens. « Nous croyons ce que croient les chrétiens », il ne faut pas leur en demander davantage. » Au moment du baptême, on leur a dit en trois mots ce qu'ils doivent accepter. On leur a expliqué le sens du baptême au fur et à mesure que se faisaient les cérémonies. Après quoi plus rien. Pas de catéchuménat. « Raisonnablement, ils devraient rester catéchumènes au moins quarante jours. Il y a obligation. La *Summa Silvestrina* et l'*Antonina,* ainsi que saint Thomas disent de faire attendre le baptême six mois. Maître Diogo m'a répliqué : « De la sorte vous ne baptiserez personne. Et pourtant une grande partie de l'Inde (!) est déjà chré-

---

(1) *Selectae Indiarum Epistolae,* p. 25.

tienne. En faisant comme vous dites, il n'y aurait pas quatre chrétiens. » Il ajoutait qu'il faut bien agir ainsi ; autrement, pères, mères, parents enlèveraient aux catéchumènes leurs bonnes dispositions. Donc il les baptise vite ; de la sorte ils sont chrétiens, et, s'ils meurent, ils vont au ciel (1). »

*
* *

Ainsi le passage du christianisme se faisait comme en trois temps : adhésion de l'esprit aux dogmes essentiels, baptême, catéchisme. Seulement, à remettre ainsi le catéchisme après le sacrement, on risquait de l'omettre.

Pourtant il faut tenir compte des circonstances. D'abord un adulte borné, de ceux que les moralistes appellent *rudes*, ne peut recevoir le sacrement sans un minimum d'instruction. Or, il y en a qui sont bornés à ce point que tout ce qu'on peut exiger se réduit à ceci : une acceptation actuelle des articles de foi, et les actes de vertus théologales à mesure qu'on les propose. Les pauvres gens sont incapables de faire plus, ils ne retiennent rien, oublient tout à mesure qu'on les instruit. A plus forte raison sont-ils incapables de rien redire de ce qu'ils ont admis. Faut-il pour autant les priver du baptême ? Or l'expérience est là : la grâce sacramentelle produit parfois des effets inattendus. L'âme s'ouvre. Telle vieille prêtresse des idoles, dans l'Inde, n'arrivait pas à concevoir l'unité de Dieu : « Baptisez toujours, disait-elle, je retiendrai après, je comprendrai. » Elle fut baptisée et, la foi infuse agissant, elle comprit (2).

Donc on allait vite. Une autre raison de ne pas tarder était la crainte que l'acte de bonne volonté qui amenait à la porte de l'Église ne durât pas ; que remis à plus tard, l'indigène fût repris par son milieu, sa famille, sa caste ; tandis que le baptême le compromettait une fois pour toutes. C'était croyons-nous, la meilleure excuse qu'on pût alléguer. Seulement l'indigène ainsi enrôlé non seulement

---

(1) *Saint François Xavier*, t. I, p. 134.

(2) Abbé Perrin, *Voyages dans l'Indoustan*, t. I, p. 130.

dans l'Église, mais dans les cadres d'une société nouvelle, la société indo-portugaise, le plus rude de la tâche restait à exécuter, le catéchisme.

*
* *

Saint François Xavier, arrivant aux Indes, trouvait donc des tâches commencées, mal commencées parfois, et d'après des méthodes jugées normales, mais que vraisemblablement il faudrait corriger. En attendant, il se mit au travail qui lui parut le plus urgent, instruire la population chrétienne de Goa. Immédiatement il organisa les catéchismes publics. Cet humble et indispensable ministère était un de ceux auxquels tenait le plus saint Ignace, un des ministères essentiels de sa jeune Compagnie. Xavier y mit tout son cœur.

En surplis, la clochette à la main, il allait par les rues criant : « Fidèles chrétiens, amis de Jésus-Christ, envoyez vos fils, vos filles, vos esclaves, hommes et femmes, à la doctrine chrétienne, pour l'amour de Dieu. » Et il entraînait la foule, enfants et adultes, riches et pauvres, portugais et indiens, vers une chapelle de Notre-Dame, et là, commençait l'exercice que nous décrirons plus loin. Il avait parfois plus de trois cents auditeurs.

Ce qu'il faisait à Goa, il le fit à Cochin, à San-Thomé, à Malacca, à Ternate, dans toutes les stations portugaises. Mais c'est en pleine mission, chez les Paravers, qu'il faut le voir.

Ici encore, ici surtout, l'ignorance était absolue. « Aussitôt arrivé, dit-il, j'ai voulu savoir quelle connaissance ils avaient du Christ Notre-Seigneur. Je leur ai demandé, au sujet des articles de la foi, ce qu'ils croyaient de plus qu'avant leur baptême. Je n'en eus d'autre réponse que celle-ci : « Nous sommes chrétiens. » Ils ne savent rien de notre foi ni de ce qu'ils ont à croire (1). »

---

(1) *Monumenta Xaveriana,* I, p. 259.

Donc il fallait catéchiser, et catéchiser sans savoir la langue du pays. Il avait avec lui trois interprètes, et il s'en allait de village en village, prêchant, baptisant les enfants, bénissant les malades, les guérissant aussi. Les adultes le pressaient de questions : il répondait comme il pouvait. Il se mit donc à leur apprendre les prières, à leur expliquer les points capitaux du Credo. Il put constater alors qu'il y en avait de fort intelligents. « Bien instruits, disait-il, ils feraient d'excellents chrétiens. » Mais les conditions dans lesquelles il travaillait sortaient, et notablement, des conditions normales. D'une part insuffisance notable des moyens humains, et d'autre part le miracle. Or, le miracle intervenant, les méthodes sont en déroute, les procédés expéditifs se justifient. Mais on n'est pas pour autant dispensé du reste. Un jour un prodige détermina tout un village, resté idolâtre par crainte de son petit seigneur, à demander le baptême. « Alors, dit le saint, je baptisai les principaux habitants, avec toute leur maison, puis ceux du village, grands et petits. » C'était aller vite en besogne, mais le miracle avait précédé et le catéchisme allait suivre.

Pour simplifier le travail, il fit exécuter par ses interprètes une traduction des prières usuelles et d'une instruction sommaire « sur ce qu'est un chrétien, sur le paradis et l'enfer, ceux qui vont dans l'un, et ceux qui vont dans l'autre. » Instrument d'apostolat fort primitif : cette traduction était des plus imparfaites ; il n'eût su en faire le mot à mot. Mais avec cela, il pouvait s'en aller seul parmi ses indiens : même en l'absence des interprètes, il n'était pas absolument désarmé.

Quatorze mois durant, il alla du sud au nord et du nord au sud, sur une côte d'environ 250 kilomètres, de bourg en bourg, donnant audience aux indigènes, leur enseignant l'essentiel du christianisme à raison de deux leçons par jour, leur faisant réciter les prières.

« Il était réglé, dit-il, que les enfants répétaient à leurs pères et mères, à tous ceux de leur maison et aux voisins

la leçon apprise à l'école (1). » Il y avait donc dans ces villages quelque chose comme une école de catéchisme. A chaque centre il consacrait à peu près un mois. Le dimanche il interrogeait. Le mois fini, il y avait des baptêmes d'adultes à administrer : ceux-là du moins savaient ce qu'ils faisaient en devenant chrétiens.

Et Xavier raconte que parfois il avait tant de monde à baptiser que ses bras tombaient de fatigue. Enfin des auxiliaires purent lui être envoyés, laïques et prêtres, portugais et indigènes : ces derniers indiens de Goa. Le travail alors put s'étendre. On ne voit pas cependant que parmi ces nouveaux venus, probablement des *canarins* de Goa, aucun ait songé à apprendre la langue du pays, le tamoul. Par conséquent il ne fallait pas songer encore aux confessions, ni aux communions. Le travail était simplifié mais on n'avait que des demi-chrétiens.

Cette phase intermédiaire ne dura pas très longtemps. En 1548, le Père Henri Enriquez, sachant, lui, très convenablement le tamoul, put compléter la vie chrétienne des Paravers. Encore le nombre des prêtres parlant bien la langue reste longtemps petit. N'oublions pas que l'idiome est difficile et que les instruments linguistiques étaient rudimentaires. En 1560 il restait encore d'assez nombreux Paravers qui ne s'étaient jamais confessés. La chrétienté se ressentit donc une vingtaine d'années de l'improvisation des premiers jours. Est-ce beaucoup ? est-ce peu ? A ceux qui ont connu les labeurs des fondations en pays nouveau de nous le dire.

* * *

Voici maintenant le cas spécial de Travancore et de ses pêcheurs Macuas.

Des circonstances que nous n'avons pas à détailler avaient mis Xavier en relation avec le rajah de cet inté-

(1) *Monumenta Xaveriana*, I, p. 285, 298.

ressant coin de terre. Il en avait reçu toute permission de convertir. Le prince comptait se faire de cette concession un argument pour obtenir des portugais un appui dont il sentait le besoin. De leur côté, les Macuas gagnaient à se faire baptiser. On parle d'une inscription gravée sur une colonne près du cap Comorin, d'après laquelle, dès 1526, le rajah d'alors exemptait les pêcheurs chrétiens de la côte, vivant dans les villages idolâtres, de certaines redevances locales (1). Si le document, signalé par les archéologues est authentique, les Macuas n'avaient qu'à profiter du décret royal. Ils y gagnaient un allègement d'impôts. Motif naturel, mais motif honnête, et auquel il était facile de surajouter les vues de foi. On voit que les conditions n'ont pas beaucoup changé : c'est continuellement aujourd'hui qu'au point de départ des conversions, on trouve ainsi des raisons d'intérêt humain : il n'en est que plus urgent de ne pas négliger l'instruction religieuse.

Xavier profita de l'occurrence ; car, avec les princes orientaux, on ne sait jamais si l'on peut compter sur le lendemain ; il est toujours bon de les mettre devant le fait accompli. Donc, suivi de quatre prêtres indiens récemment ordonnés, il alla, suivant le littoral. La population était plus rude que sur l'autre côte, indisciplinée; un Père qui la verra après le passage de Xavier dira : « C'est une erreur de croire les barbares faciles à convertir. Plus ils sont barbares, plus il leur est malaisé d'apprendre et de suivre la voie de la vertu ». Par contre les barbares, et donnons à ce mot un sens très large, ont plus que d'autres l'instinct « grégaire ». Ils se tiennent entre eux ; et c'est par groupes qu'on a chance de les gagner, et surtout de les garder.

Quelle méthode donc employer ? Xavier n'avait pas le choix. Il fallait se hâter, sans quoi on pouvait tout perdre, et les Macuas, prêts à se donner au christianisme, pouvaient tout aussi bien se faire musulmans si l'Islam leur apportait

(1) Castets, S. J., *Ancient Missions statistics, Bombay Examiner,* 20 août 1920.

les mêmes avantages. Cela n'est point très idéal, mais il faut prendre les hommes pour ce qu'ils sont, et, dans le début, ne pas se montrer trop difficile. Donc Xavier en revint à la méthode expéditive. A la même date, et pour des motifs semblables il faisait suivre une marche identique chez les insulaires de Manar : là aussi une occasion se présentait qu'il ne fallait pas laisser perdre.

Aujourd'hui, expérience faite, et les circonstances ayant changé, ce qu'on appelle les *mass movements,* quand ils se produisent, n'exigent plus qu'on brûle les étapes. Même en allant vite, on ne se dispense point des catéchuménats. Xavier ne pouvait y songer encore, et voici d'après ses lettres, comment les choses se passèrent au Travancore.

Il remontait la côte, s'arrêtant là où on l'appelait, ne pouvant suffire à toutes les demandes ; mais il gardait mémoire des lieux où il ne pouvait passer, et se réservait d'y revenir ou d'y envoyer quelque auxilaire. Il réunissait d'abord les hommes, vieux et jeunes, à part. Il montait sur un tertre pour être vu de tous. Par trois signes de croix, il faisait faire un acte de foi en la Sainte-Trinité. Puis il récitait, les assistants répétant après lui, les principales prières. Suivait l'explication de la doctrine, *Credo* et commandements. La traduction exécutée à la Pècherie pouvait servir telle quelle. Cela fait, il demandait à l'assemblée si elle croyait : il reprenait donc chaque article du symbole, et, les bras sur la poitrine, les Macuas répondaient : « Je crois ». Alors, il les baptisait, leur donnait par écrit leur nom de baptême. Après les hommes venait le tour des femmes. Le village une fois baptisé, il présidait à la destruction des idoles. Puis il laissait un exemplaire des prières en langue indigène ; il réglait que tous les jours, matin et soir, on se réunirait pour les redire et les apprendre. Après quoi, il passait à un autre village. Il vit ainsi dix ou onze gros centres. Parfois l'assistance était si nombreuse, jusqu'à 6000 personnes, qu'il prêchait du haut d'un arbre. Il y eut aussi des miracles, et en un mois il baptisa 10.000 pêcheurs.

Le système lui paraissait bon, car, se préparant à partir

pour Macassar où attendaient des gens baptisés en hâte et non instruits, il écrivait :

« Je traduirai en leur langue les articles du *Credo* et les commandements, et j'y ajouterai un bref commentaire. Il est bien juste que, s'étant faits spontanément chrétiens, nous les traitions avec une spéciale faveur. Je traduirai en leur langue le *Pater* et l'*Ave*, pour qu'ils sachent comment demander à Dieu l'accroissement de leur foi et la grâce d'observer sa loi ; et de même le *Confiteor,* afin que, en attendant que Dieu leur envoie des confesseurs qui entendent leur langue, cette confession quotidienne de leurs péchés leur tienne lieu de confession sacramentelle » (8 mai 1545).

Les procédés employés par Xavier ne peuvent être jugés dans l'abstrait : il faut les remettre dans les circonstances qui les imposaient. Tels quels, ils ne pourraient plus être recommandés. La méthode lente s'impose partout où l'on veut faire œuvre qui dure, encore que la lenteur et la rapidité soient choses relatives.

CHAPITRE V

Les Catéchèses de saint François Xavier

Pour nous faire une idée adéquate de ce que Xavier enseignait à ces diverses catégories de néophytes, il faudrait avoir la collection de ses catéchismes, aux goanais, aux Paravers, aux japonais, aux Moluquois. Presque tous nous font défaut.

Nous n'avons pas le texte qu'il faisait lire devant ses Paravers ; texte très fautif, lui-même l'avait constaté, qui dut être corrigé par Henri Enriquez et par d'autres, et qui, ainsi transformé, resta en usage pendant longtemps sur la côte. Catéchisme très élémentaire comportant une explication sommaire des prières usuelles et spécialement du symbole des apôtres. Nous n'en savons pas davantage. Sans doute Xavier suivait, sans la connaître, la règle donnée jadis par un sage à un missionnaire Scot, Corman, qui rebutait ses auditeurs anglais par ses duretés : « Vous avez été trop sévère pour ces ignorants ; vous auriez dû, selon la discipline apostolique, commencer par leur offrir le lait d'une doctrine plus douce, jusqu'à ce que, nourris peu à peu du Verbe divin, ils eussent été à même de comprendre un enseignement plus parfait, et de s'élever à la pratique des commandements du Seigneur (1). »

* * *

A son public mêlé des villes portugaises, notre saint offrait certainement quelque chose de plus relevé. A défaut des textes, nous avons une description des rites qu'il s'im-

---

(1) Bede, *Hist. Eccl.*, l. 3, ch. 5, P. L., t. 95, col. 124.

posait dans ses catéchèses. Ils sont révélateurs de son esprit.

Quand sa procession d'enfants et d'adultes était à la chapelle, nous conte un annaliste, « tout ce qu'il faisait ravissait auditeurs et spectateurs. Élevait-il les yeux au ciel, il y élevait les âmes. Faisant le signe de la croix, il en disait à haute voix les paroles, et cela si dévotement que le peuple, les enfants surtout, faisaient aussitôt comme lui. A ceux-ci il enseignait des cantiques résumant la doctrine, et il la fixait ainsi dans leur mémoire. Puis, les bras étendus ou levés vers le ciel, il entonnait une sorte de litanie dont chaque verset formulait très brièvement un objet, un point de l'enseignement de l'Église, et le répons chanté qui suivait exprimait un acte de foi (1). »

Nous avons un opuscule où Xavier lui-même détaille sa méthode. On y lit (2) :

« Le peuple, une fois réuni, le catéchiste, tête nue, fera le signe de la croix, lèvera les mains vers le ciel, et, à voix haute et distincte, récitera le *Notre Père*. Deux enfants convenablement stylés, répèteront après lui chacun des mots de la prière ; puis il dira : « Mes frères, faisons profession de notre foi. Exerçons-nous à poser des actes des trois principales vertus qu'on appelle théologales, foi, espérance, charité. » Alors commençant par la foi, il interrogera les assistants : « Croyez-vous en un seul vrai Dieu, tout-puissant, éternel, immense, sage infiniment ?... » Et la foule répondra : « Oui, Père, par la grâce de Dieu, nous croyons. » — Eh bien ! dites tous en même temps avec moi : « Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, donnez-nous la grâce de croire fermement cet article de notre sainte foi, et, pour l'obtenir, récitons un *Notre Père*. Et toute l'assemblée priera en silence. Le maître, élevant de nouveau la voix : « Allons, dites avec moi : Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, obtenez-nous de Dieu la grâce de croire ferme-

(1) Cros, I, p. 216.
(2) *Rudes catechizandi methodus*, Mon. Xav., I, p. 828.

ment cet article de notre sainte foi. Et, pour l'obtenir, disons tout bas ensemble un *Ave.* »

On passait ensuite à un autre point : « Croyez-vous, mes frères, que ce vrai Dieu est un seul et unique Dieu en essence, un en trois personnes, Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit ? » Et la foule de répondre : « Nous croyons » ; et l'on priait pour obtenir le don de la foi. Et ainsi d'article en article.

Arrivé au bout il ajoutait : « Nous allons dire sept *Pater* et sept *Ave* en l'honneur du Saint-Esprit, pour qu'il daigne enrichir nos âmes de ses sept dons, de ceux-là surtout qui peuvent nous aider à croire fermement ce que nous enseigne la sainte foi catholique. » Cela fait, on récitait d'autres prières pour exercer les vertus d'espérance et de charité.

Tout cela servait de prélude à l'explication plus approfondie d'un point de doctrine, article de symbole, commandement de Dieu, texte de prière : François le faisait très simplement, dans ce jargon mêlé d'indien et de portugais qu'on parlait à Goa, et il concluait par une histoire. Enfin il répétait une méthode de confession générale que les enfants répétaient après lui point par point. Tous faisaient un acte de contrition, puis on disait trois *Ave*, l'un pour les personnes présentes, les deux autres aux intentions de chacun.

Catéchismes populaires dans toute la force du mot et populaires parce qu'ils s'adressaient à l'homme tout entier. Les yeux étaient pris par l'attitude, le geste du missionnaire toujours pénétré de Dieu et s'acquittant de son ministère comme d'une chose sainte. Les oreilles étaient prises par les cantiques et par les réponses unanimes de la foule. Personne qui n'eût son rôle dans ce dialogue du Père et des auditeurs. On n'écoutait pas seulement ; on parlait. Puis, exercices de prière autant que d'enseignement. La foi est un don de Dieu : c'est par la grâce qu'elle entre en nous, et la grâce doit être demandée. N'est-ce pas là un point souvent négligé par les catéchistes ? Ils croient, ou semblent croire que tout est dit, quand ils ont donné leurs

explications. Xavier voulait qu'on priât, et qu'on priât pour chaque vérité à retenir.

*
* *

Notons le encore : c'est aux enfants spécialement que s'adressent ces catéchismes. Ce sont eux que le saint, aussi bien à Goa qu'à la Pêcherie, vise avant tout, sur eux qu'il compte. Et voici ce qu'un jésuite français, le Père P. Martin écrivait un siècle et demi plus tard (1700) : « Une des choses qui contribuent le plus à rendre cette chrétienté si distinguée entre toutes les autres, c'est le soin qu'on prend d'enseigner de très bonne heure la doctrine chrétienne aux plus petits enfants. Cette sainte coutume s'est conservée inviolablement en ce pays-là depuis le temps de saint François Xavier. Il était persuadé que la foi ne pouvait manquer de jeter de profondes racines dans le cœur des habitants, si, dès la première enfance, on les instruisait bien des mystères et des préceptes de notre religion. La suite a fait voir qu'il ne se trompait pas ; car nulle part ailleurs dans les Indes, on ne trouve ni plus de crainte de Dieu, ni plus d'attachement au christianisme que chez les Paravers. Depuis qu'un enfant commence pour ainsi dire à bégayer, jusqu'à ce qu'il se marie, il est obligé de se rendre tous les jours à l'église ; les filles le matin, au soleil levé ; les garçons le soir, au soleil couché. Ils récitent d'abord tous ensemble les prières ordinaires du matin et du soir, après quoi, se partageant en deux chœurs, et demeurant tous assis à terre, deux des plus habiles de chaque chœur se lèvent au milieu de l'église, et, par forme de demandes et de réponses, répètent tous la doctrine chrétienne. Après cette première répétition où il n'y a qu'eux qui parlent, ils interrogent ceux des deux chœurs qui les ont écoutés, lesquels tous ensemble répondent à la demande qu'on leur fait. Au reste, cette explication chrétienne comprend non seulement l'explication des mystères et des préceptes de la religion, mais encore la manière de se confesser et de communier, et des

méthodes pour bien faire les autres actions... La doctrine achevée, on se remet à genoux pour faire un acte de contrition et, après avoir récité le *Salve Regina* et la prière à l'Ange gardien, on demande la bénédiction de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge et l'on se retire. Cette pratique s'observe non seulement dans les lieux où les Pères font leur demeure, mais encore dans toutes les autres bourgades, où les chefs, comme les vicaires de chaque église, assemblent les enfants et leur font faire assidûment tout ce que je viens de marquer (1). »

Le catéchisme aux enfants, mais catéchisme assidu, longtemps prolongé, sans cesse repris, voilà le grand secret pour assurer l'avenir.

*
* *

Quant au fond même de cet enseignement populaire on peut s'en faire une idée d'après l'opuscule parfois intitulé *Catechismus ad Molucos*.

En 1546, étant un peu de loisir à Ternate, dans les Moluques, et attendant le départ du vaisseau, Xavier composa un petit catéchisme original. Ce devait être dans sa pensée, un canevas d'instructions qu'on saurait par cœur et que commenterait le prêtre. Il était écrit pour une population moitié portugaise moitié malaise. Les convertis de l'Islam, — un Islam très dégénéré, très mêlé de paganisme — avaient besoin d'une instruction moins sommaire que celle qui suffisait aux Paravers, la même à peu près sans doute qu'il donnait à ses goanais.

Il suit les articles du symbole, attribuant, selon une vieille tradition, chacun d'eux à l'un des apôtres.

Il commence par parler de la création, explique comment toutes choses ont été faites par Dieu pour le service de l'homme. Puis vient la création de l'homme et de la femme : Dieu n'ayant donné à Adam qu'une femme, il est clair qu'ils

(1) *Lettres édifiantes et curieuses. Indes,* 1 juin 1700.

vont contre sa volonté, les musulmans, les idolâtres, les mauvais chrétiens qui en prennent plusieurs. Suit une sortie contre les débauchés, les adorateurs des faux dieux, ceux qui croient aux fétiches, aux sorts, aux devins. Ils adorent le diable, leur maître.

Après quelques détails sur le péché des anges et celui d'Adam, commence la vie de Notre-Seigneur. On peut noter l'insistance sur les guérisons de possédés. Voici comme spécimen de ces développements un court passage sur Jésus-Christ :

« Je crois que Jésus-Christ a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli. — Jésus-Christ était Dieu, étant la seconde personne de la Sainte-Trinité, et il était aussi homme véritable, étant fils de la Vierge Marie, et il avait une âme raisonnable en un corps humain. En tant qu'homme, il est vraiment mort sur la croix, quand il fut crucifié. Car la mort n'est autre chose que la séparation de l'âme, laissant le corps auquel elle donnait la vie ; or, la sainte âme de Jésus-Christ, unie à la Divinité de Dieu le Fils, comme elle l'a toujours été depuis le moment où le Seigneur Dieu la créa, descendit aux limbes (1). »

Ici, déclaration sur les limbes, le purgatoire, l'enfer éternel et irrémédiable. Puis on achève la vie du Sauveur et les perspectives se prolongent jusqu'au jugement dernier.

Arrivé là, retour en arrière, développement sommaire sur la Sainte-Trinité, explication du signe de la croix. Après quoi l'on s'arrête à parler du Saint-Esprit, de ses inspirations qui poussent à observer les préceptes de Dieu et de l'Église. Un mot sur l'Église, son autorité, les Écritures, les canons des conciles, les ordonnances des papes, la communion des saints, le corps mystique dont le Christ est la tête, les sacrements, la vie spirituelle de l'âme, la participation aux mérites de Jésus-Christ, le pardon des péchés, le pouvoir des clefs, la confession, enfin la résurrection et le ciel.

---

(1) *Monumenta Xaveriana*, I, p. 836-837.

Des historiens protestants ont jugé que l'enseignement donné par Xavier aux pêcheurs du cap Comorin était rudimentaire à l'excès. Nous n'en pouvons juger en toute équité, le texte faisant défaut. Mais le *Catechismus ad Molucos* est, ce semble, assez ample : il offre aux prêtres qui le commenteront une matière qui déborde de tous les côtés la simple explication du symbole. Plût à Dieu qu'en Europe tous les chrétiens sussent bien ce que le missionnaire des Moluquois enseignait à ses insulaires, il y a quatre cents ans.

* * *

Les instructions rédigées pour les japonais, traduites par le néophyte Paul de Sainte-Foi, et que le saint allait intrépidement lire dans les carrefours et en face des bonzeries, ne devaient pas beaucoup différer de celles que nous venons d'analyser. Elles contenaient des développements sur la création du monde, l'avènement du Fils de Dieu, les commandements, le jugement dernier. Elles étaient sans ménagement pour les vices du pays. On y lisait que l'homme adonné aux péchés contre nature était plus sale que le porc, pire que le chien et autres brutes. Cela, Xavier le jetait à la tête des bonzes, de la foule, des princes, et on lui répondait par des rires, quelque fois par des coups.

Mais il n'y avait là qu'une faible partie de ce que Xavier était obligé d'expliquer aux japonais. Avec ceux-là, les affirmations autoritaires ne suffisaient pas : il fallait répondre aux curiosités insatiables des auditeurs, à leurs objections, porter soi-même la conversation sur le terrain de la controverse, attaquer, démolir par des railleries les dogmes absurdes du bouddhisme, etc. Aussi, expérience faite, Xavier, qui se contentait de catéchistes dévoués pour ses Paravers ou ses sauvages des Moluques, réclamait pour le Japon des docteurs bien formés dans les universités d'Europe.

* * *

Et c'est peut-être le lieu de répondre encore à une critique. Dans une lettre du 27 janvier 1545 à saint Ignace, il réclame

des renforts : « Des sujets qui ne sauraient pas prêcher, dit-il, ni confesser, ni exercer nos autres ministères, rendraient service quand même. Dans ce pays d'infidèles (à la Pêcherie) la science n'est pas tellement nécessaire : il s'agit d'enseigner les prières, de visiter les chrétientés, de baptiser les nouveau-nés !... Mais il faut des santés robustes et une robuste vertu. D'autres, de santé moins résistante, rendraient service aux portugais des villes (1). »

Sur quoi l'on écrit : « Que cette lettre est pressante, mais qu'elle renferme d'erreurs ! François est convaincu que l'instruction et l'esprit ne sont pas utiles au missionnaire. Ils ne sont inutiles à personne... Ils sont indispensables à l'homme qui, transporté dans un étrange milieu, est obligé d'apprendre une langue nouvelle et de comprendre des êtres si différents de lui (2). »

Xavier dit simplement : « Envoyez beaucoup de monde. Il y a des tâches indispensables ici pour lesquelles la science n'est pas requise. On peut être catéchiste utile sans beaucoup de connaissances.» Et il eût pu alléguer l'exemple du F. Mansilhas qui, avec toutes ses lacunes de doctrine et de caractère, malgré tout lui avait rendu des services. De l'*esprit,* le saint ne parle pas. Il faut charitablement supposer qu'il ne dispense personne d'avoir du bon sens.

Il n'y a point tant d'erreurs dans sa lettre. Il y a seulement une expérience en train de se faire. Le saint parle de ce qu'il connaît, et il ne connaît encore que le Comorin. Laissons lui le temps de s'informer. Ce qu'il dit est exact, mais incomplet. Il ne fait pas de théorie générale. Il dit ce dont il a besoin au moment présent et pour la région qu'il a étudiée. Quand il aura vu les japonais il parlera autrement. Il demandera pour chaque région le genre de travailleurs qu'il croit y être utiles : pour les pêcheurs de l'Inde méridionale de bons catéchistes, pour le Japon des savants, pour les villes portugaises des prédicateurs et des théolo-

---

(1) *Monumenta Xaveriana,* I, p. 362-364.

(2) Bellessort, p. 145.

giens. D'autres écriront à Rome dans le même sens. Un peu plus tard, quand au Travancore et à la Pêcherie on connaîtra mieux les brahmes — car Xavier n'avait sur eux que des idées simplistes — on réclamera, même pour ces pays-là, des savants, et les savants viendront (1).

Ce que l'on peut dire c'est que saint François Xavier n'a pas senti du premier coup, comme on le sentira après lui, la nécessité d'entrer dans l'esprit et l'âme des indigènes pour se faire comprendre d'eux. On dirait que, d'instinct, les missionnaires d'autrefois, forts de la supériorité morale et dogmatique du christianisme, cherchaient plus à s'imposer qu'à s'insinuer. Des expériences douloureuses montrèrent qu'il fallait bien souvent — c'est l'expression même de saint François Xavier, — entrer par la porte des autres pour les faire sortir par la sienne. Lui-même eut sur ce point à apprendre et à se former. Il est à croire qu'à ce point de vue le voyage du Japon lui fut instructif. Mais il mourut trop tôt, et ces leçons reçues, il ne put les appliquer lui-même, ni aux Indes, ni en Chine : ce fut l'affaire de ses successeurs.

(1) Polanco, *Chronicon,* t. II, p. 146.

CHAPITRE VI

L'organisation des missions

Ce n'était pas assez d'instruire les néophytes : il fallait ne pas retomber dans les erreurs qu'on voulait réparer, donc assurer l'avenir.

Goa n'avait pas attendu les nouveaux missionnaires pour fonder des œuvres. La confrérie de la Miséricorde étendait sa sollicitude aux pauvres, aux hôpitaux, aux prisons. La confrérie de saint Paul venait de s'organiser, ayant pour objet la propagation de la foi sur le territoire conquis. Ses membres se faisaient « parrains » des néophytes, « afin, disait-on, que les gentils, voyant comment on leur fait honneur et comment on les protège, soient plus excités à demander le baptême (1). » Quatre majordomes, dont deux portugais et deux chrétiens du pays, pris parmi les notables, recueillaient les offrandes. Deux protecteurs étaient choisis entre les plus hauts magistrats. On devait, Goa étant maintenant portugais, empêcher de construire de nouvelles pagodes ou de relever les anciennes. Défendre les convertis contre les insolences des brahmes, réprimer les scandales chez les anciens chrétiens, obliger les païens à ne pas abandonner leurs parents après le baptême, favoriser les néophytes dans leurs requêtes et leurs nécessités, faire dire des messes pour leurs défunts, se charger de leurs orphelins, etc., surtout entretenir le séminaire. Saint François Xavier n'est pour rien dans cette charitable entreprise. Mais les deux confréries furent pour lui et ses missionnaires et successeurs des aides très efficaces. Si Goa et la région goanaise sont aujourd'hui et depuis longtemps catholiques,

(1) Cros, t. I, p. 201.

on le leur doit en grande partie. Mais le résultat fut long à obtenir. Xavier ne vit que les débuts du travail, pénibles et contradictoires. Ses lettres nous disent avec éloquence à quels obstacles cet apostolat se heurtait. L'organisation des missions volantes autour de Goa fut l'œuvre de ses successeurs : il n'y a donc pas lieu d'insister. Il suffit de dire que ses catéchismes parurent à l'évêque si fructueux qu'il ordonna d'en instituer de semblables dans toutes les paroisses.

*
* *

Pour ce qui est des missions proprement dites, il faut avoir lu sa vie bien superficiellement pour affirmer qu'il passait « comme un météore » sans s'occuper de l'avenir. Nous voyons au contraire que partout où il va, il prévoit le lendemain.

Naturellement c'est chez les Paravers qu'il put le plus facilement faire œuvre durable. Il avait eu là, sans trop attendre, d'excellents collaborateurs. Le Père Antoine Criminale fut trop tôt enlevé par la mort — le martyre sans doute ; mais restait le Père Henri Enriquez, exécuteur très intelligent des vues de Xavier. Lui aussi se mit au régime épuisant d'aller d'un bout à l'autre de la côte, séjournant un mois dans chaque centre, donnant deux heures d'instruction le matin aux filles, et autant le soir aux garçons. Il avait sur son supérieur cet avantage que, destiné à rester dans le pays, il avait appris le tamoul, et le savait bien. Il put instituer des examens de catéchisme, auxquels on se préparait avec soin. Des chrétiens riches de Cochin firent peindre des tableaux pour aider aux prédications : on préludait ainsi dans les Indes à ce qui devait tant contribuer cent ans plus tard au succès des missions en pays bas-breton. Puis, sachant les langues, Enriquez put confesser. Dès lors la vie chrétienne était complète. Enfin il étendit ses études linguistiques et se mit au malayalam, qui, dit une lettre du temps, est au tamoul ou au malabar, ce que le castillan est au portugais.

En même temps des églises se bâtissaient, modestes encore, mais qui donnaient aux chrétientés leur centre visible, d'autant plus chères aux indigènes, que leur foi aidant, elles devenaient lieux de miracles et de grâces. Il y avait là aussi des catéchuménats, des écoles, un double hôpital, indigène et portugais, une maison de retraite pour les missionnaires. Tout cela, du vivant de Xavier. En supérieur pratique, et en bon disciple de saint Ignace, le Père François savait qu'un des secrets pour bien gouverner est de ne pas faire tout soi-même, et, quand on a un bon subordonné, de le laisser aller. Il laissait aller le Père Enriquez.

*
* *

Lui-même, alors qu'il était seul, avait ébauché une première organisation locale : « Partout, dit-il, je laisse en partant quelqu'un qui poursuive l'œuvre commencée. Dans tous les villages, je dépose une copie des prières. A ceux qui savent écrire, j'enjoins d'en multiplier les exemplaires, de les apprendre par cœur, de les réciter tous les jours. Je règle que le dimanche tous se réuniront pour les réciter, et je charge quelqu'un d'y veiller (1). »

Ce catéchiste censeur, ou *Canacapillai, canacapole,* rendait de grands services, et le Père Texeira, contemporain et premier historien de Xavier, disait : « Le Père François créa l' « ordre » des canacapoles qui existe sur cette côte et a tant contribué à la gloire de Dieu et au bien des âmes. S'il était possible, il faudrait l'instituer chez tous les nouveaux chrétiens. Se voyant quasi seul sur cette côte si étendue, avec tant de centres de convertis, ne pouvant suffire au baptême des enfants et autres nécessités pressantes, il discerna dans chaque centre un ou deux chrétiens, des plus intelligents dans les choses de la foi, de meilleure vie et conscience. Il leur apprit la forme et le rite du baptême, leur enjoignit de baptiser en cas de nécessité, de

(1) 15 janvier 1544, *Monumenta Xaveriana,* I, p. 285.

pourvoir aux besoins urgents, de le renseigner sur tout pour qu'il pût facilement intervenir. Aujourd'hui encore, ils ont soin de l'église, et sont comme les sacristains, baptisent sans cérémonies quand cela presse, enseignent deux fois chaque jour la doctrine, le matin aux garçons, le soir aux filles en latin et dans la langue du pays... » — Ce latin étonne un peu : il ne s'agit que des formules latines du *Pater,* de l'*Ave,* du *Credo,* ce qu'il fallait sans doute pour répondre vaille que vaille aux prières liturgiques. — Texeira poursuit : « Ils font les bans de mariage, s'enquièrent des empêchements, préparent tout pour le passage du Père. Ils tiennent liste des naissances, des concubinaires, des procès (les *carcars* comme ils disent). Et lorsque le missionnaire vient, dans sa course le long de la côte, ils lui remettent la liste des abus pour qu'il y remédie. Ainsi en peu de temps se fait beaucoup de besogne dans chaque localité, et le prêtre peut rapidement passer ailleurs. Pour l'entretien des canacapoles, le Père François obtint du gouvernement et du roi des revenus suffisants (1). »

Dans la suite l'institution se développa. Le canacapole eut sous lui les *mourdoums,* ou majordomes, au nombre de deux, nommés par les notables, non payés, alternant de six en six mois, et chargés de présider certaines fêtes : charge surtout honorifique ; — les *altaricatars,* sacristains et chantres sous un chef de musique *(annâvi)* ; — le *melingi,* sorte de bedeau ; — le *presenti,* dont la charge durait un an, préfet de congrégation. Entre cette hiérarchie et celle de la caste, il y avait souvent rivalité, d'autant qu'elle tendait à se faire héréditaire dans les familles. Lui-même, Xavier se défiait des chefs de village *(patangatins),* mal guéris souvent de leur paganisme : il leur opposait volontiers ses catéchistes, formés par lui et dociles. Les autres charges qu'il n'institua pas, furent créées par ses successeurs immédiats.

Évidemment, lorsque Xavier quitta la Pêcherie pour n'y plus revenir (1548), laissant derrière lui deux jésuites, trois

(1) *Monumenta Xaveriana,* II, p. 852.

prêtres goanais et ses catéchistes, beaucoup restait à faire. Mais il n'y avait qu'à développer ce qu'il avait ébauché, et à suivre, en les exploitant, ses méthodes.

Au Travancore, si rapidement évangélisé par lui, mais où il était moins libre, il ne put, ce semble, donner une organisation aussi satisfaisante. Du moins, il fit tout pour y maintenir des missionnaires catéchistes. Le Père François Enriquez, trouvant la tâche au-dessus de ses forces, avait quitté son poste. Xavier l'y renvoya ; et, comme l'autre se plaignait, Xavier le maintint énergiquement parmi les néophytes, même lorsque le rajah, ayant changé de politique, eut interdit les conversions. A aucun prix, il ne fallait laisser la tâche à demi faite.

* * *

Et maintenant les résultats. Du passage de Xavier à nos jours, quatre siècles bientôt auront passé, les chrétientés de la Pêcherie et du Travancore ont connu de bien mauvais jours, persécutions locales, scandales, dispersion des missionnaires, remplacés par des séculiers indigènes, quelquefois sortis des geôles épiscopales de Cochin, destruction du pouvoir portugais, conquête protestante et hollandaise, schisme goanais, etc. Les églises fondées par Xavier sont toujours debout. Les chrétiens n'ont pas toujours été des modèles de soumission, mais ils ont tenu. Dès les débuts, deux ans après la mort de Xavier, 1554, ils donnaient la mesure de leur foi. Trente-six jeunes Paravers, de neuf à dix-sept ans, pris par les pirates musulmans de la côte malabare, battus, marqués au fer rouge, pressés d'apostasier, résistèrent. Violences et séductions furent vaines. Et les pirates dans l'admiration leur rendirent la liberté (1).

* * *

Pour les autres missions ce n'est pas d'organisation qu'il faut parler, mais de création.

---

(1) Ponsa, *Oriente conquistado*, I, c. 2, d. 2, p. 11.

Au Japon, Xavier n'a guère fait qu'ouvrir une porte et donner de l'élan. Aux deux missionnaires laissés par lui, il enverra des collaborateurs. A eux maintenant de voir ce qu'il faut faire et comment. Les méthodes se fixeront à mesure que les expériences s'accumuleront. Mais le Japon donne de tels espoirs que Xavier est prêt à découronner d'autres missions pour mieux fournir celle-là de bons ouvriers. Exactement dans le même esprit, vers ce temps-là, saint Ignace déclarait à qui le pressait d'envoyer des missionnaires aux Indes : « Les besoins de l'Allemagne sont plus pressants. »

Aux Moluques aussi il faut procurer des ouvriers, prêtres si possible, à tout le moins frères catéchistes. Les méthodes de Goa seront appliquées à Ternate. Un bon prêtre continuera les catéchismes quotidiens, deux heures par jour, et les instructions du dimanche pour les femmes indigènes des portugais. Du catéchisme, laissé par François, on fera des copies et des traductions, et il sera commenté. De fait il fut très répandu dans les îles, on le lisait en public, les plus instruits l'expliquaient, les enfants le chantaient.

Quant aux sauvages, Xavier était seul quand il les visita : il n'avait donc personne à qui enseigner sur place une méthode. Vraisemblablement il recommanda aux missionnaires qu'il envoya de faire à peu près comme on faisait à la Pêcherie. Dans la terrible île du More où il avait tant souffert dans sa chasse aux apostats, en 1556, le Père Jean de Beira réunissait les fidèles, surtout les enfants, tous les matins, et ne les laissait partir pour leurs travaux des champs qu'après l'instruction. Un censeur notait les absences. Tous les dimanches, sermon au peuple. Nous n'avons pas d'autres renseignements (1).

---

(1) POLANCO, *Chronicon*, t. 6, p. 815.

CHAPITRE VII

« L'A B C du Père Maître François »

Un intéressant document complètera ce que nous venons de dire et en donnera l'esprit. On l'appelait autrefois « l'A B C du Père Maître François » ; c'est une série de conseils numérotés de A jusqu'à *Z* Y, et laissés par lui en 1548 aux Pères du cap Comorin.

Le supérieur parle à des missionnaires qui, arrivés depuis peu, n'ont pas encore eu le temps d'apprendre la langue du pays. En attendant qu'ils la sachent, il commence par leur recommander les ministères qui demandent seulement de l'attention et du zèle, et tout d'abord les baptêmes d'enfants.

« *A*. Premièrement, vous occuper avec grand soin de baptiser les enfants nouveau-nés... Comme pour le moment vous ne pouvez rien faire de mieux, ne vous en remettez pas à d'autres, faites-le vous-mêmes.

» *B*. Les officiers et les parents sont capables de négliger de vous avertir ; pour être sûr que nul ne mourra sans baptême, n'attendez pas qu'on vous appelle ; allez de maison en maison ; informez-vous s'il n'y a personne à baptiser et baptisez sans tarder. »

Ce prix attaché au baptême des nouveau-nés a été par des protestants qualifié d'enfantillage. Xavier n'insiste tant que parce qu'il croit avec l'Église catholique au « pouvoir magique » des sacrements, — entendez leur efficacité intrinsèque, les conditions requises une fois posées. Pour ces messieurs une âme, cent âmes de plus jouissant de la vision de Dieu sont choses négligeables. L'œuvre de la Sainte-Enfance, en ce qui n'est pas école ou orphelinat, leur est inintelligible. Lui, Xavier, dans le plus humble élu entrant au ciel, voyait Dieu glorifié davantage, et cela à

ses yeux était une chose grande. A un missionnaire de Travancore, découragé, et tenté d'abandonner son poste, il écrivait : « Vous faites plus de bien que vous n'imaginez en donnant la vie spirituelle aux nouveau-nés, en les baptisant avec hâte et soin, comme vous faites. Réfléchissez-y : combien il y en a peu, blancs ou noirs, qui des Indes aillent au Paradis, à part ceux qui meurent en état d'innocence, par exemple à 14 ans et au-dessous. Dites-vous, mon frère François Enriquez, que, en ce royaume de Travancore, vous produisez plus de fruit que vous ne croyez. Considérez, depuis que vous êtes en ces pays, combien d'enfants baptisés sont morts, et sont dans la gloire du ciel, qui ne jouiraient pas de Dieu sans vous... En huit mois vous avez sauvé plus d'âmes... que vous n'eussiez fait en Portugal ou à Coulam ». Donc, restez là où vous êtes, et ne demandez pas à changer » (1).

Ils étaient absolument dans l'esprit de leur maître, les Pères Balhazar Gaqo et Gonzalve Rodriguez, qui, l'un au Japon, l'autre aux Indes, fondèrent des œuvres qui semblaient préluder à la grande œuvre universelle de la Sainte Enfance.

*
* *

Des baptêmes Xavier passe aux catéchismes et aux sermons (C. D). Il veut que, dans leurs courses, les prêtres veillent au maintien des usages établis, contrôlent l'enseignement des *canacapoles,* examinent les enfants en présence des catéchistes, constatent les progrès accomplis depuis la dernière visite.

Quant aux instructions du dimanche, qu'on y contrôle spécialement ce que font les *patangatins* ou notables du lieu. Qu'on explique les prières. Combattez les vices ; usez d'exemples clairs, de comparaisons à la portée de tous. « Dites leur que, s'ils ne s'amendent, Dieu les châtiera

(1) *Monumenta Xaveriana,* I, p. 466.

dès ce monde, abrégeant leurs vies par des maladies, les livrant aux rois idolâtres pour en être tyrannisés : cela, sans parler des tourments de l'enfer. »

Ici encore il se trouve des protestants pour s'étonner. Comment un homme si bon, si tendre, peut-il parler avec cette insistance de l'enfer éternel ? C'est précisément parce qu'il est bon et tendre qu'il insiste : il estime que, lorsqu'il s'agit de sauver les gens, certaines délicatesses seraient cruelles. Avec ces intelligences frustes des pêcheurs de perles, et celles, plus frustes encore, des insulaires Moluquois il ne s'agit pas de raffiner. Quoi qu'en disent les protestants, la crainte, même servile, oriente vers Dieu. Et elle n'est pas utile qu'aux chrétiens d'hier mal dégagés du paganisme. Les gros pécheurs européens ont grand besoin aussi qu'on les secoue et qu'on leur fasse comme toucher du doigt la justice divine. Donc aux Moluquois Xavier montrait leurs volcans toujours en activité, faible image du feu éternel. Aux coloniaux, que peut-être ces perspectives d'outre-tombe laisseraient insensibles, il recommande de proposer d'autres arguments. Dès cette vie, Dieu punit les pécheurs par les maladies, les déshonneurs, les dangers de mort, les faillites, les poursuites judiciaires. Qui sait ? à cette pensée, peut-être l'étincelle de foi qui subsiste au fond du cœur se rallumera, et l'on pourra parler d'autre chose, monter à des vues plus surnaturelles (1).

*
* *

Il faut faire l'éducation des néophytes. Le missionnaire luttera donc par tous les moyens contre les abus, les inimitiés, les procès, l'alcoolisme, les superstitions, les mauvaises danses, le concubinage, etc. Il s'informera des brouilles survenues entre chrétiens. Les réunions du samedi et du dimanche lui serviront à se renseigner (E. F).

---

(1) *Monumenta Xaveriana*, t. I, p. 867.

Comme dans ces réunions se font des offrandes à l'église, par exemple de l'argent promis en cas de maladie, Xavier, au passage enjoint aux missionnaires de n'en rien garder pour eux : tout sera pour les pauvres. Le roi subvenant aux besoins des missions, il n'y a rien à demander, rien à recevoir des fidèles (G).

Un point grandement à surveiller, parce que les chrétiens sont lents à en comprendre l'importance, est celui de la visite des malades par les prêtres. Que, à chaque réunion de semaine, on rappelle qu'il y a obligation grave d'avertir le missionnaire des cas de maladie sérieuse. Faute de quoi, si le malade mourait sans avoir été visité, il n'y aurait pas de sépulture chrétienne. On jugera sans doute la sanction excessive ; elle semble punir sur le mort la faute des vivants. Mais ces vivants ont besoin d'être instruits : or, ils ne jugent de la gravité des fautes que d'après la sévérité des châtiments (H. I. L).

Plus tard, les prêtres des missions étrangères, ayant pris dans le sud la succession des jésuites, crurent devoir user d'indulgence dans la répression des fautes. Or, un petit seigneur dit à l'abbé Perrin, qui nous le raconte : « Mon Père, vous demeureriez vingt ans parmi nous que votre zèle serait sans succès... Vous ne voulez pas nous frapper autrement que par vos discours. Sachez que pour nous rendre bons, il faut que les avis entrent dans nos têtes à mesure que le sang sort de nos veines. Les jésuites, qui nous gouvernent depuis si longtemps, savent ce qui nous convient : aussi nous mènent-ils comme il leur plaît (1). »

Ne prenons pas ces déclarations à la lettre : elles ont une part de vérité cependant, et c'est aux missionnaires qui connaissent leur monde à nous dire ce qu'ils en pensent. Pour lui, Xavier, à l'occasion, ne reculait pas devant les arguments énergiques, sanctions pécuniaires, interdiction de la pêche, réclusions dont les conditions nous sont inconnues. On raconte qu'un jour, un chrétien s'obstinant dans

(1) *Voyages dans l'Indoustan*, 1804, t. II. p. 200, 208, 210.

ses superstitions, le saint ordonna de brûler la paillotte du coupable. Le mobilier fut sauvé, mais les idoles disparurent. « L'homme, nous dit Bartoli, comprit quel autre feu plus terrible eut mérité son infidélité (1). »

Un peu plus loin (O), Xavier dit à ses missionnaires de ne recourir à ces châtiments qu'après avoir consulté le Supérieur et prévenu le capitan portugais, s'il est là. Même il pourra être bon, en cas d'idolâtrie, de transférer le coupable dans un autre village (P), mais toujours si le Supépieur approuve. Rien ne se fera donc en ce sens que sous le contrôle des deux autorités. Il ajoute :

« (M) Vous ferez ce que vous pourrez pour arranger leurs procès. S'ils n'arrivent pas à s'entendre et que l'affaire ne soit pas très importante, le dimanche après les prières, vous leur demanderez de s'expliquer devant les *patangatins* de l'endroit. Le moins que vous pourrez, vous vous chargerez d'examiner leurs plaintes. Il ne faut pas laisser les œuvres de miséricorde spirituelle pour d'autres, comme mener des enquêtes. Si la chose est grave, renvoyez-les au capitan portugais ou au Père Antoine Criminale (alors Supérieur de la mission). »

*
* *

Xavier connaissait assez bien son monde déjà pour savoir que ces façons de faire seraient bien acceptées. Les indiens de la côte étaient habitués, hélas ! à être malmenés par tous leurs exploiteurs. Cette fois, ils devaient sentir qu'on n'agissait que pour leur bien. L'amour devait apparaître sous la sévérité. Et il ajoutait : « (N) Veillez le plus possible à être aimés de ce peuple : vous ferez plus de bien aimés que redoutés. »

C'est un point où il revient sans se lasser dans ses précieux billets au frère Mansilhas, son compagnon de la première heure, un peu impatient ce semble, dans ses procédés.

---

(1) *Asia*, t. I, n. 31.

... « Je vous en prie, avec ces gens soyez comme un bon père avec de mauvais fils. Pas de découragement, quel que soit le nombre des misères dont vous êtes témoin. Dieu, qu'ils offensent, qui pouvait les punir et ne les punit pas, ne leur refuse pas ce qui est nécessaire à leur subsistance ; et il pouvait le leur enlever. Pas de découragement. Vous obtiendrez plus de bien que vous ne croyez. Si vous ne faites pas tout celui que vous voudriez, contentez-vous de celui que vous faites, puisqu'il n'y a pas de faute de votre part (1)... »

« Je vous en prie, et j'insiste, avec ces gens, je dis avec les chefs tout comme avec le peuple, soyez affectueux. Si le peuple vous aime, s'il est bien avec vous, Dieu en sera grandement servi. Sachez supporter leurs faiblesses en toute patience, songeant que, s'ils ne sont pas bons maintenant, ils le seront un jour (2)...

« Traitez-les toujours avec beaucoup d'amour. Faites tout pour qu'ils vous aiment (3)...

« Pour rien au monde, pas de mauvaise humeur avec ces gens, quelque ennuyeux qu'ils soient. Si vous vous voyez tellement accablé de travail, qu'il vous soit impossible de les satisfaire tous, faites ce que vous pouvez et soyez content. Rendez grâce au Seigneur d'être en un pays où, quand même vous voudriez être oisif, vous ne le pourriez pas, tant vous avez à travailler et toujours pour le service de Notre-Seigneur. Soyez toujours patient. Mais s'il en est avec qui vous n'arrivez à rien par la bonté et qu'il faille châtier, c'est encore là une œuvre de miséricorde, châtiez-les (4). »

* * *

Il faut de la discrétion dans les sévérités : de là les contrôles exigés par le saint. De là aussi certaines recomman-

---

(1) *Monumenta Xaveriana,* I, p. 311.
(2) p. 313.
(3) p. 317.
(4) p. 322.

dations spéciales. Il veut qu'on marque beaucoup d'affection aux enfants du catéchisme (Q). S'ils méritent d'être punis, que la peine reste secrète, car il faut éviter tout scandale. « (R) Gardez-vous, en présence des portugais, de mal parler des chrétiens indigènes. Le plus possible, défendez-les, parlez en leur faveur. Il faut que les portugais considèrent bien que ces gens sont chrétiens d'hier ; que, vu le peu qu'ils ont appris depuis le baptême, s'il faut s'étonner d'une chose, c'est qu'ils ne soient pas pires. » (S) A bien plus forte raison, faut-il aider dans les choses spirituelles les prêtres indiens, veiller à ce qu'ils se confessent, disent la messe, ne donnent aucun scandale, et par ailleurs respecter leur réputation, ne rien écrire qui leur fasse tort.

L'A B C continue par quelques recommandations pratiques — concorde avec les officiers portugais (T) ; — un bon moyen pour se défendre contre leurs importunités est de ne leur parler jamais que des choses de Dieu (U) ; — relations épistolaires avec Goa, spécialement avec le Seigneur évêque qui doit être soigneusement tenu au courant de ce qui se passe (X) ; — se refuser aux invitations qui pourraient venir des princes de l'intérieur, n'aller chez eux que moyennant approbation du Supérieur et du capitan (Z).

Pour terminer, Xavier revient au précepte de l'amour : comme saint Jean, il n'en a jamais dit assez. « (Y) J'insiste pour vous recommander de travailler à vous faire aimer... par vos bonnes œuvres, et vos paroles amicales. Voilà par où vous recueillerez beaucoup de fruit dans les âmes. Que le Seigneur vous l'accorde à tous. Amen. Février 1548. »

* * *

Il y a deux parts à faire dans ces conseils. Plusieurs ne sont plus applicables tels quels. Par exemple, le système des répressions est essentiellement variable selon les temps, les lieux, les races, les circonstances. Il ne manque pas d'endroits aujourd'hui où l'on juge utile de former les chrétiens à subvenir à l'entretien des églises, des écoles, des catéchistes, des prêtres, de leur imposer le « denier du culte ».

En certains endroits, c'est en jouant parmi les indigènes le rôle souvent fastidieux de juge de paix que le missionnaire est devenu la grande autorité des indigènes chrétiens et païens, cela au profit notable de la foi. Inutile d'ajouter que les procédés d'enseignement religieux ont pu être adaptés, modifiés, perfectionnés.

Par contre n'ont pas vieilli et ne vieilliront pas les conseils qui touchent moins aux méthodes qu'à l'ascétisme de l'apostolat. Il restera toujours vrai que le missionnaire doit être à la fois craint et aimé, aimé plus que craint, qu'il doit être d'un absolu désintéressement, que le meilleur de son temps doit être donné aux œuvres strictement spirituelles.

CHAPITRE VIII

Les séminaires et la pensée de Xavier sur le clergé indigène

On sait la place qu'occupent aujourd'hui partout, en pays de mission comme ailleurs, les œuvres d'éducation. Leur prospérité est une garantie solide de l'avenir. Au XVI[e] siècle, elles ne s'imposaient pas aussi impérieusement ni surtout aussi uniformément.

Il fallait bien s'en occuper en terre portugaise et ouvrir des écoles pour les fils de colons et de marchands. Aussi, dès 1535, en signale-t-on dans les stations franciscaines du nord, à Baçaïm et dans la Salcette de Bombay, ainsi qu'à Cranganore dans le sud pour les Syro-Malabars. De son côté, Xavier ne disparaîtra pas sans laisser quelque chose de semblable, écoles ou collèges, à Goa, Baçaïm, Coulam, Cochin, sans parler de Malacca et même de Ternate.

En 1549 il exposait à saint Ignace ses idées sur la matière. Il y a quatorze ou quinze forteresses portugaises ; il faudrait un collège de la Compagnie dans chacune. On enverrait pour commencer un prédicateur. Son compagnon confesserait, donnerait les Exercices, ferait la classe. Puis le collège se développerait, ouvert aux européens d'abord, puis aux indigènes (1). Notons qu'à cette date, 1549, c'est à peine si la Compagnie entrevoyait que l'éducation dût être bientôt un de ses apostolats de prédilection. Les premiers collèges ouverts aux élèves du dehors furent ceux de Messine et de Palerme, en 1548.

---

(1) 12 et 20 janv. 1549, p. 479, 487.

Des écoles dans les missions proprement dites, Xavier n'en parle pas. Il fait allusion seulement à des écoles de catéchisme pour la Pêcherie. L'histoire des institutions scolaires aux Indes, au Japon, en Chine dans les temps qui suivirent n'appartient pas à notre sujet.

* * *

Il n'y avait pas que l'éducation chrétienne à fonder dans l'Inde, au profit des portugais et des indigènes. La nécessité de recruter des prêtres sur place s'imposait. Le clergé colonial, venu de la métropole avec les marchands et les officiers du roi, pouvait suffire à la rigueur aux besoins de Goa et des principales forteresses. Encore, les plus éloignées, Diu, Ormuz, Ternate, Mozambique risquaient d'être souvent mal pourvues. Pour ce qui est d'être missionnaire chez les infidèles, une vocation bien nette était nécessaire et tous ne l'avaient pas. Les religieux eux-mêmes croyaient souvent avoir assez fait d'être venus aux Indes, et désiraient peu dépasser Goa ou Cochin.

Il fallait donc essayer de recruter des prêtres sur place, et pas seulement chez les européens, mais chez les indigènes. Sur l'admission des indigènes aux ordres sacrés, la question de principe était résolue à l'avance. Les traditions de l'Église étaient nettes, elles s'imposèrent dès le premier jour. Dès 1518, un bref de Léon X permit de conférer le sacerdoce aux indiens et aux noirs d'Afrique présents à Lisbonne et jugés aptes à servir Dieu dans leur pays. Dans quelle mesure le bref fut-il exécuté ? nous ne savons. Mais en 1540 on voit un jeune prince congolais élevé à l'épiscopat. Malheureusement il mourut en mer sans avoir revu sa patrie. Aux Indes, avant la création du siège de Goa, des visiteurs épiscopaux firent quelques ordinations. Ainsi Don Fernand Vaquero, O. S. F., entre 1531 et 1535. Où et comment avaient été formées ces premières recrues ? On ne le dit pas. L'Inde alors, pas plus que l'Europe du reste, n'avait rien qui ressemblât à nos séminaires, sauf peut-être chez

les Syro-Malabars. Mais l'école de Cranganore, fondée par le franciscain Vincent de Lagos et louée par François Xavier, était-elle ce qu'on appelle une école cléricale ?

Chose bizarre, le premier séminaire des missions dans le monde entier fut l'œuvre d'un laïque, et fut créé à l'extrême limite du monde oriental, dans un diocèse encore sans évêque, et bien avant le règlement du Concile de Trente. En 1537, le capitan des Moluques, Antonio Galvano, dit l'apôtre, assailli des demandes qui lui venaient des archipels voisins, pressé d'envoyer des missionnaires aux peuplades qui voulaient, en se faisant chrétiennes, échapper à l'emprise des musulmans, ne trouvait en fait de prédicateurs que des soldats et des marchands. A défaut de prêtres, il pouvait avoir des catéchistes, et il organisa un séminaire. Malheureusement, relevé de ses fonctions, Galvano s'éloigna, son œuvre disparut, et Xavier ne paraît même pas en avoir entendu parler (1).

Dans l'Inde on ne pouvait ignorer cette tentative. Mais il n'était pas nécessaire de cet exemple venu de loin pour sentir qu'à Goa, il fallait un séminaire. En 1541, deux ans après l'arrivée du premier évêque, son compagnon et homme de confiance, Don Diogo de Borba, ébaucha une sorte d'école d'interprètes. A des enfants indiens il apprenait, avec la doctrine, le portugais et un peu de latin. Lui-même se servait d'eux pour prêcher et obtint des conversions. L'œuvre devait s'élargir.

Un jour donc, en chaire, il fit, devant son auditoire européen, une peinture assez noire de l'état religieux de Goa et des environs. Il insista sur la situation anormale faite aux convertis. On les baptisait, puis on semblait se désintéresser d'eux. Il n'y avait à compter que les indigènes riches, c'est-à-dire infidèles. Alors fut créée la confrérie de saint Paul dont nous avons parlé. Ce n'était encore qu'une œuvre de charité et de défense religieuse. Mais une création en amène

---

(1) DO CONTO, *Decadas do Azia,* D. V., l. 7, c. 2. — SOUSA, *Oriente conquistado,* t. I, p. 259.

une autre. Il fallait songer aux païens de la ville, de la banlieue, des régions lointaines... Pourquoi ne pas leur fournir des prêtres de leur race ? Et un collège-séminaire fut fondé.

Une vraie petite Babel pour commencer. Dès la première année on eut entre trente et soixante jeunes gens, mais de toutes races : d'abord des canarins venus des environs, des paravers, des malais, des bengalis, des cinghalais. D'autres arrivaient du Pégu au N.-E., du Gudjerat au N.-O., d'Ethiopie. Il y avait des cafres de Sofala et de Mozambique, des malgaches. Il devait venir des chinois, des japonais, des siamois. On juge si l'éducation était facile. La règle était uniforme, et évidemment on devait passer par dessus les susceptibilités des castes. Les séminaristes devaient avoir au moins treize ans. Grosse erreur, ce semble, car dans ces races la nature est précoce. Il eût fallu au contraire, les prendre tout jeunes et leur faire subir une longue formation. Mais quelle est l'œuvre qui ne débute pas en tâtonnant ?

On leur enseignait le latin et le portugais, le catéchisme — faut-il dire la théologie ? — les cas de conscience, le rituel, le chant d'église ; tout cela très sommaire.

L'œuvre fut populaire : le public s'intéressait fort aux séminaristes noirs, à leurs chants, leurs processions, leurs fêtes. Le collège devint un des organes essentiels de la cité. Le gouverneur prit sur les revenus des pagodes pour lui créer des ressources. Aux termes de la fondation, les franciscains devaient fournir les maîtres. La clause ne put être exécutée. Quand Xavier débarqua aux Indes (1542), Diogo de Borba portait à peu près seul le poids du collège.

*
* *

Le saint comprit tout de suite l'importance de l'œuvre. Il fut charmé de ce qu'il vit. Il salua d'avance les conquêtes des futurs apôtres. Ils étaient alors septante : il en eut voulu trois cents. Dans la suite, il leur enverra des recrues, des paravers du Comorin, vingt enfants des Moluques, des japonais. Il prêta au collège l'un de ses deux compagnons,

le seul qui eût de la valeur, Paul de Camerino (1). Bientôt il fera plus, il acceptera au nom de la Compagnie la direction même du séminaire.

L'affaire venait d'être réglée lorsque entra en scène un personnage nouveau. Le Père Antoine Gomez arrivait aux Indes, convaincu, disait-on, qu'on n'attendait que lui. Il accepta d'emblée la direction de la maison et, d'emblée aussi, se mit à tout réformer. Pour les études le modèle était Paris, et Coïmbre pour la piété.

« La tâche est malaisée, disait un témoin perspicace et peu optimiste. Les élèves sont racolés de dix nations plus barbares les unes que les autres, les plus barbares, les plus incultes du monde (2). » Lancilotti exagère, mais Gomez exagérait plus encore. On sait le résultat : les élèves exaspérés par les nouveaux règlements, sautèrent par-dessus les murs et prirent la clef des champs.

Gomez ne paraît pas s'en être ému : il avait maintenant le champ libre devant lui. Il expliquera à François Xavier revenant des Moluques quelle importance le Père Ignace attachait aux collèges, qu'il fallait en fonder le plus possible, qu'on y formerait à la piété et aux lettres ceux qui étaient appelés à faire du bien dans le monde, que la Compagnie trouverait là de quoi se dilater dans l'Inde. Par contre l'œuvre de Diogo de Borba était à refondre. Il ne fallait pas mêler les débutants et ceux qui arrivaient au sacerdoce, nous dirions, petits et grands séminaristes. Il fallait scinder la maison : études secondaires à Chalé et à Cochin, études supérieures à Goa. On exercerait les petits séminaristes à prêcher parmi les infidèles ; excellent moyen d'éliminer les incapables. A ceux-là on trouverait de bonnes places ailleurs que dans le clergé. Les autres, devenus catéchistes, enseigneraient la doctrine. Les meilleurs, ayant de la valeur, de la vertu et le désir de la vie religieuse, iraient à Goa. Là, grand collège à la façon de Coïmbre,

---

(1) *Monumenta Xaveriana,* II, p. 227.

(2) *Selectae Indiarum Epistolae,* p. 62.

assez vaste pour une centaine d'étudiants en philosophie et en théologie. Les indigènes seraient soumis aux mêmes épreuves que les jeunes religieux du Portugal : ils feraient les Exercices, etc. (1)

Tout n'était pas mauvais dans ce plan, et plus d'un détail répond assez bien à ce qui a passé dans nos usages. Mais le projet était prématuré ; il était d'un homme qui bâtit dans l'a priori. On ne voit pas trop quelle place il laissait au clergé séculier indigène, car il ne parle que de catéchistes et de religieux. On dirait que le petit séminaire, ou si l'on veut « l'école apostolique », avait pour objet premier de fournir des recrues à la Compagnie. Et puis quel compte tenait-il des fondateurs et de leurs intentions ?

François laissa dire. Il ébaucha des collèges nouveaux, mais pas ceux qu'avait rêvé Gomez. Et, quand Gomez se fut permis en son absence, de tout bouleverser, aussitôt revenu, il remit la chose en place et éloigna le supérieur brouillon.

*
* *

Donc le collège continuerait à former un clergé indien. Mais ici trois questions pouvaient se poser.

D'abord le clergé séculier portugais pouvait-il se recruter aux Indes dans la population coloniale ? Cela n'était pas du ressort de Xavier, mais de l'évêque, et il ne s'en occupe pas, quitte bien entendu à ouvrir son collège à ceux que le prélat voudrait bien lui confier.

Puis, la Compagnie, elle, pouvait-elle se recruter dans ce milieu ? C'était chose souhaitable. De bons sujets pouvaient se trouver, et se trouvaient déjà parmi ceux que le commerce ou le métier militaire amenaient de la métropole. Seulement quelles études avaient-ils faites ? Trop souvent ils ne savaient rien. Or il était malaisé de leur faire faire aux Indes les études que réclame le sacerdoce. Par contre, ils rendraient des services comme « frères » dans les emplois

(1) *Selectae Indiarum Epistolae*, p. 59.

domestiques : mais en général il ne fallait pas compter sur eux comme prêtres missionnaires. Les vrais missionnaires devaient venir d'Europe et déjà formés. C'était la pensée de Xavier, qui semble avoir été, et sauf exceptions pas très nombreuses, celle de ses successeurs. Les provinces portugaises d'outre-mer se recrutaient surtout en Europe.

Quant aux indiens, évidemment on pouvait, on devait les mener au sacerdoce : le séminaire n'existait que pour cela. Mais pouvait-on entrevoir l'heure où tout le clergé serait indien, et se suffirait à lui-même ? C'est où l'on vise aujourd'hui plus explicitement que jamais, comme au terme normal de l'apostolat. C'est où devaient un jour viser les missionnaires du Japon, de Chine, de l'Annam : on a leurs déclarations. Xavier, lui, n'y songeait pas. Ni lui, ni personne alors ne prévoyait que l'église dans l'Inde pût jamais être une église indienne, au même titre qu'il y a une église française, une église espagnole. Il ne la voyait que liée à la fortune du Portugal. Tant qu'il y aurait des portugais en ces quartiers, il y faudrait aussi des prêtres et une hiérarchie de leur race. On ne concevait le clergé indigène qu'encadré dans le clergé colonial. Quant aux pays, Japon, Chine, Annam, qui échappaient à l'influence directe de Portugal, il n'était pas encore temps d'y songer.

*
* *

Mais il fallait un sacerdoce indigène. La première impression de François, arrivant au collège, avait été l'espoir enthousiaste. Il voyait le nombre des prêtres indiens grandir avec celui des fidèles. Bientôt à la Pêcherie, il put voir à l'œuvre quelques prêtres venus de Goa... Il en parle peu dans sa correspondance ; nous avons cité au chapitre précédent quelques phrases de lui. Il faut encourager ces prêtres, les soutenir, mais les suivre de près, les châtier au besoin, ne point colporter sur eux des bruits fâcheux, mais veiller à ce qu'ils ne donnent pas de mauvais exemples.

L'optimisme n'est plus tout à fait celui de la première heure (1).

Dans la suite, et lui vivant encore, on voit les Pères de la Pêcherie créer une sorte d'école apostolique à Punicaël d'où les meilleurs enfants étaient envoyés ensuite au séminaire fondé à Coulam par le P. Lancilotti pour une centaine d'élèves. Lui-même, Xavier, emmena plusieurs jeunes moluquois au collège de Goa : ce qu'ils devinrent, on n'en sait rien. En 1549, il écrit aux Pères de Goa : « Travaillez fort à instruire de jeunes chinois et des japonais... Qu'ils sachent écrire et parler le portugais, pour être les interprètes des Pères qui iront au Japon ou en Chine. » Du sacerdoce possible, pas un mot. Est-ce oubli ? est-ce déception ? est-ce tout simplement prudence ? avant de parler du sacerdoce, il faut d'abord savoir ce que ces orientaux seront comme chrétiens.

Il dira la même année, écrivant à saint Ignace : « L'expérience que j'ai de ces contrées me montre clairement qu'il n'y a pas à espérer de voir se perpétuer ici la Compagnie au moyen des sujets indiens de race. » En fait, avant le XIXe siècle, il y eut extrêmement peu d'indigènes à entrer dans la Compagnie. Il poursuit : « La chrétienté même n'y subsistera qu'autant que nous y demeurerons et vivrons, nous qui y sommes venus ou ceux que vous y enverrez (2). »

Pour être exact il faut ajouter que le motif apporté n'est pas celui que nous attendrions, les insuffisances des indigènes. D'autres en parlent, pas lui. Ce qui le préoccupe c'est la situation que les européens font aux néophytes. Le manque absolu de sens chrétien dans la façon dont ils les traitent le révolte. Peut-être, s'il eût vécu, eût-il allégué d'autres raisons encore et plus foncières. A la création d'un clergé indigène aux Indes le gros obstacle, un obstacle ignoré du Japon, de la Chine, du Tonkin, ignoré de l'ancienne Rome, qui pourtant connaissait l'esclavage, c'est la caste. Qui voudra se rendre compte des difficultés rencon-

(1) *Monumenta Xaveriana,* I, p. 325, 878, etc.
(2) *Monumenta Xaveriana,* I, p. 476.

trées de ce chef par les partisans les plus résolus du clergé indigène, devra lire l'*Histoire des Missions de l'Inde* par M. A. Launay (1). Il y verra tout ce que, dans la première moitié du XIXe siècle et au delà, ont eu de déboires dans leur séminaire de Pondichéry les prêtres des Missions étrangères de Paris.

Par ailleurs, lorsqu'il rejetait sur l'orgueil des européens la difficulté de multiplier les prêtres indiens, Xavier ne prévoyait pas ce qui allait arriver. D'abord d'autres écoles cléricales allaient s'ouvrir : les jésuites en auront à Bachol, à Baçaïm, à Cochin, à Coulam, à Vaïpicotta, cette dernière pour les Syro-Malabars. Elles disparaîtront avec le temps, à mesure que se fonderont les œuvres diocésaines. Puis la population chrétienne augmentant, on verra se former l'église goanaise, plus indienne que portugaise, si indienne même qu'elle n'abdique point le régime des castes fermées, se contentant de l'atténuer.

Dans cette église se constituera un clergé recruté en majeure partie chez les brahmes chrétiens de la côte occidentale ; assez complet pour fournir des prêtres à tout le domaine portugais, de Goa au Bengale et de Malacca aux Moluques, — et même quelques vicaires apostoliques, malheureusement pas toujours à la hauteur de leur tâche ; clergé peu missionnaire, renfermé dans le ministère paroissial, médiocrement porté à l'apostolat chez les infidèles ; clergé valant ce qu'aura valu sa formation, très inégal par conséquent selon les temps, franchement scandaleux à certaines époques, mais capable aussi de fournir de vrais et admirables apôtres, ceux-là par exemple, oratoriens indigènes, qui sauveront au XVIIIe siècle le christianisme à Ceylan. Cela, François Xavier ne l'a pas prévu, ne pouvait pas le prévoir ; mais quelle consolation pour lui, s'il avait entrevu dans l'avenir le premier évêque indien pris dans les rangs de ses chers Paravers (2) !

---

(1) *Société des Missions Etrangères. Histoire des Missions de l'Inde*, Pondichéry, 1898.

(2) Mgr Roche, S. J., premier évêque de Tuticorin.

CHAPITRE IX

Xavier devant le problème des castes

Nous venons de parler des castes. Saint François Xavier ne s'était pas assez mêlé à la société hindoue, son champ d'action avait été trop étroit, pour qu'il eût du régime des castes une idée nette. Il vit ce que les autres avaient vu : la population divisée en classes, avec, au sommet de la hiérarchie, les brahmes. Noblesse et roture, comme en Europe, mais avec plus d'intransigeance, d'orgueil en haut, d'avilissement en bas. Il vit surtout la tyrannie des nobles, et l'exploitation de la crédulité populaire par les brahmes.

Il ne vit pas, et, dans les conditions où il se trouvait il ne pouvait pas voir, à quel point, d'une caste à l'autre, le fossé était profond ; comment la caste était la norme d'après laquelle on appréciait tout en ce pays ; comment les nouveaux venus, les étrangers, jugés selon les lois de la caste, étaient à jamais réputés vils. Ils avaient beau être riches et puissants, pour avoir frayé avec n'importe qui, pris leurs gens de service chez les parias, porté des chaussures de cuir, tué et mangé des vaches, l'animal sacré dont le fumier purifie, etc., ils étaient déshonorés, et déshonoré aussi tout ce qui venait d'eux.

Donc également le christianisme. Cette religion, qui avait le tort d'être étrangère, avait celui, plus grave encore, d'enrôler ce qu'il y a de plus méprisé dans la population. Peut-être, venue d'en haut, elle eût fait son chemin jusque dans les castes basses ; mais, partie d'en bas, elle ne pouvait monter. Elle avait beau être pure, belle, noble, elle était compromise irrémédiablement. Ainsi des fautes, — si tant est qu'on puisse appeler fautes des erreurs inévitables, — avaient dès le début été commises. Mais personne ne

savait, personne ne pouvait savoir, saint François Xavier pas plus que les autres. Pour qu'on s'en avisât, il fallait un surplus d'expérience. Il fallait un homme qui ne fût pas portugais et ne tint par rien au Portugal, qui s'éloignât des côtes et des populations hétérogènes des ports, entrât en contact avec un hindouïsme pur, intransigeant, là, constatât l'insuccès absolu de l'apostolat et en discernât la cause. On ne convertissait absolument personne à Madura parce que le christianisme s'y présentait compromis avec les étrangers d'abord et des étrangers souillés par le contact prolongé et répété avec les castes viles, et les gens hors caste. C'est alors que le Père Robert de Nobili, italien de naissance, fit les tentatives que l'on sait, et établit par les seuls arguments que pût alors comprendre un hindou que le christianisme est la religion de tous.

Il suffit de rappeler que, des coutumes locales imposées aux pénitents brahmes, il prit tout ce que permettait la morale et le dogme chrétien. Le premier concile de Goa avait recommandé de ne point froisser sans raison les usages et les préjugés des indigènes. Lui, fit mieux : héroïquement il adopta ces usages et en fit la loi de sa vie. Au lieu d'attirer les indigènes à sa propre manière de faire, de les européaniser, il s'indianisa le plus qu'il put. Le résultat fut, au bout de quelque temps, les premières conversions dans les castes nobles, et un ébranlement vers le christianisme qu'on ne connaissait plus depuis le temps de Xavier.

On sait que cela n'alla pas sans contradiction, que Nobili eut enfin gain de cause (1). Mais ce qu'il faut noter c'est

(1) Corrigeons ici une erreur qui nous a échappé dans notre histoire de saint François Xavier, t. 2, p. 396. Il n'est pas vrai que le système de Nobili, accepté d'abord par Grégoire XV, ait été interdit par Clément XII. Ce pape en réglant la question des rites malabars n'a rien enlevé ce qu'avait concédé son prédécesseur. Ses condamnations portent sur des points différents. Urbano Cerri, secrétaire de la Propagande, lequel est médiocrement favorable aux jésuites, déclarait dans un mémoire à Innocent XI, que la méthode de Nobili était la vraie, et

qu'en somme, il n'avait fait qu'appliquer systématiquement et en connaissance de cause aux castes élevées ce que Xavier avait spontanément pratiqué chez ses Paravers : éliminer ce qui était superstitieux et garder le reste.

*
* *

Les Paravers après leur baptême restaient indiens. Quelques uns étaient bien affublés d'un nom portugais, ceux-là sans doute qui avaient des rapports avec les étrangers et dont les noms indigènes par trop exotiques étaient d'un maniement difficile. Aux autres à quoi bon donner autre chose qu'un nom de baptême chrétien ? Cela ne tirait pas à conséquence. Les portugais n'étaient pas assez nombreux dans leur pays pour changer l'ambiance sociale et les contraindre à abandonner beaucoup de leurs coutumes. Par ailleurs, les éléments indigènes de leur vie finirent par si bien s'imprégner d'esprit chrétien que la querelle des rites, plus tard, n'eut chez eux aucun retentissement. De même pour le régime des castes, on n'essaya pas de le renverser : on y eût perdu sa peine et vraisemblablement tout compromis. On se résigna. Xavier, ou du moins son successeur le Père Enriquez, inaugura le système de la séparation des castes dans les Églises, les Paravers passant avant les Kadeyers, et les Kadeyers avant les Macuas. Système qui évidemment n'est pas l'idéal de l'égalité chrétienne, que Rome n'a jamais encouragé, bien entendu, mais qu'il a bien fallu tolérer.

Il le fallait d'autant plus à la Pêcherie que ces indiens s'étaient convertis en bloc et par castes, poussés par les mêmes motifs de défense sociale. Nous avons dans leur histoire un cas notable, le plus ancien qui nous soit connu,

---

qu'après sa mort, on avait eu tort de l'abandonner (on ne l'avait pas abandonnée du tout). *An account of the state of Roman Catholic Religion throught the world, written for the use of Pope Innocent XI,* by Monsignor Cerri... Londres, 1715, p. 104.

de ce qu'on appelle aujourd'hui *mass-conversion*. Dans les basses castes, chez les hors-castes, chez les aborigènes, le besoin de se dégager de la tyrannie d'en haut pousse par moments des groupes entiers à briser le cadre où ils étouffent. Alors ils se donnent à qui est prêt à les recevoir, les adopter, les défendre, aux protestants, aux catholiques, aux musulmans. Il n'est que de savoir profiter de l'occasion. Dans ces conditions se manifeste un phénomène psychologique intéressant, mais fréquent. Plus les races sont intelligentes, plus les âmes ont conscience d'elles-mêmes et de leur individualité, plus aussi la conversion est affaire personnelle, se réglant entre Dieu seul et l'homme seul, sans entraînement du milieu. Tels les japonais qui seront gagnés un à un ; tels les brahmes, quand leur jour sera venu. Dans les sociétés arriérées ou d'énergie moindre, les âmes n'ont pas cette indépendance, elles se tiennent les unes aux autres ; la responsabilité de chacune en est engourdie. Ce qu'on appelle respect humain a souvent de ces causes cachées : ce n'est qu'une forme de cette solidarité inférieure et instinctive. On ne gagnera les individus qu'à la condition d'atteindre le groupe, famille ou tribu, surtout le chef. Là où le chef passe, tous suivent. L'expérience est de tous les jours et pas seulement en pays de mission. Xavier put le constater au Comorin. Ainsi avaient été convertis les Paravers, ainsi put-il baptiser les Macuas.

Et si la solidarité de caste fut pour quelque chose dans ces conversions, elle sera plus importante encore, peut-être, dans la persévérance. Paravers et Macuas ont persévéré en masse : ils ont persévéré malgré les obstacles que nous avons dits. Si les Syro-Malabars sont chrétiens depuis tant de siècles, la caste n'y est-elle pour rien ? Elle a eu ses gros, ses énormes inconvénients : elle a engourdi souvent l'esprit de prosélytisme. Elle a eu ses avantages aussi : elle a été organe de conservation et de défense sociale et religieuse. Et c'est une des raisons pour lesquelles il n'est pas prudent de vouloir à toutes forces briser le cadre des castes, même au nom de l'égalité chrétienne.

L'Église qui a combattu l'esclavage beaucoup moins par des canons conciliaires, que par le développement dans les mœurs de l'humilité chrétienne, aboutira au même résultat par le même moyen en ce qui concerne la caste. Et c'est pour cela qu'elle tolère aujourd'hui encore ce qu'avait jadis toléré saint François Xavier.

* * *

Sur les terres devenues portugaises, les conditions n'étaient pas absolument les mêmes qu'à la Pêcherie. Chez les infidèles les castes subsistaient aussi peu larges d'esprit qu'ailleurs, encore que la législation européenne mît dans la pratique plus d'un frein à leurs intransigeances. Elles subsistaient aussi chez les baptisés ; ou bien elles se réorganisaient sur des bases nouvelles, tant l'esprit de caste est inhérent à la mentalité indienne. C'est ainsi qu'on a vu les Syro-Malabars se répartir en nordistes et en sudistes, intraitables sur leurs privilèges.

Par ailleurs, de par leur baptême, les néophytes sortaient, ne pouvaient pas ne pas sortir de la société *hindoue*. Il eût fallu ne pas sortir de la société *indienne*. On sait qu'*hindou* et *indien* ne sont pas synonymes, la seconde expression est simplement ethnique, la première est religieuse. Il eût fallu se convertir sans se déraciner. Or, des déracinés, la caste le voulant ainsi, les néophytes l'étaient, et religieusement et socialement. L'autorité portugaise avait à intervenir pour contraindre les familles à nourrir ceux qui ne sacrifiaient plus à Siva ou à Vichnou. Mais cette contrainte n'était pas une solution. Au converti, il fallait un cadre social quelconque ; il n'y en avait qu'un de pratique : celui de ses maîtres nouveaux, le cadre portugais.

Alors il s'européanisait, apprenait un peu de portugais, recevait un nom nouveau, Lopez, Alvarez, Osorio, de Siquiera, qu'il passait à sa descendance. Il s'habillait à la portugaise, etc. L'Inde aujourd'hui, qui ne veut plus être qu'elle-même, reproche très fort aux portugais, et aux

anglais qui les ont plus ou moins suivis, cette façon de faire. Assurément le procédé n'était pas de ceux qui s'imposent : se serait-il comme imposé aux Indes sans l'intolérance des castes ? Puis, il faut tout dire ; si les indiens baptisés sont devenus superficiellement portugais, les portugais eux-mêmes ne se sont-ils pas indianisés ? Leurs mariages avec de jeunes indigènes ont fini par constituer une partie de la race goanaise, laquelle aujourd'hui est parfaitement indienne.

Tout cela s'est fait sans que François Xavier ait eu à dire ce qu'il en pensait. Tout son rôle consiste à défendre les néophytes contre les injustices et de leurs chefs indigènes, et des capitans portugais, à demander que le patronage du Roi très Fidèle fût quelque chose d'efficace, à sauvegarder dans les mariages la loi chrétienne, à faire que la race nouvelle en formation sortît d'unions régulières. Le reste dépassait les perspectives possibles à ce moment.

Conclusion

Pour conclure, il en a été des méthodes d'apostolat comme de l'apostolat lui-même : avant tout François Xavier a été un pionnier. Il a ouvert des routes, il a montré en gros ce qu'il fallait faire. Le temps ne lui a pas été donné d'aller plus loin. Il a laissé à ses successeurs le soin de pousser à fond toutes choses, et les œuvres et les méthodes. Il a communiqué, chose beaucoup plus importante, son esprit : esprit d'entreprise, d'audace, de confiance absolue en Dieu, d'absolu dévouement. Quant aux applications il a fait ce qu'on pouvait faire devant une tâche commencée par d'autres et souvent mal commencée, compromise par d'énormes fautes. Qu'eût-il fait, abandonné à lui-même sur un terrain vierge, ayant tout à créer, rien à corriger ? Nous n'en savons rien. Nous croyons seulement, quoi qu'on en dise, qu'il s'est préoccupé d'assurer l'avenir par l'instruction des fidèles et surtout des enfants. S'il fallait dans tout ce qu'il a fait, essayé, commencé, souligner le point central, c'est celui-là sans doute qui devrait être mis en pleine lumière : le catéchisme.

Table des Matières

PUBLICATIONS DU LESSIANUM

SECTION ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE :

N[os] 1, 8, 11. — **La Prière de toutes les heures.** 3 séries de 33 méditations par Pierre CHARLES, S. J., 32[e] mille. La série 5.00 fr.

N[os] 2, 3, 4, 5. — **Lettres de S. François Xavier.** Nouvelle traduction française en 4 séries par Eugène THIBAUT, S. J. La série 3.50 fr.

N[os] 6, 7. — **Pratique et Doctrine de la Dévotion au Sacré-Cœur,** par Arthur VERMEERSCH, S. J. 6[me] édition, 2 vol. 16.00 fr.

N° 9. — **Le Miroir de l'âme** de Henri DE HEMBUCHE DE LANGENSTEIN traduit et annoté par Emmanuel MISTIAEN, S. J. 2.50 fr.

N° 10. — **Dieu est en nous, Vivons avec Lui** par le P. Pierre CANISIUS de la T. S. Trinité, O. C. D., 2[e] édit. 2.75 fr.

N° 12. — **Le Gage des divines Fiançailles,** par HUGUES DE SAINT-VICTOR traduit et annoté par Michel LEDRUS, S. J. 3.00 fr.

N° 13. — **Vers l'Union divine** *par les Exercices de S. Ignace,* par Louis PEETERS, S. J. 3.50 fr.

N° 14. — **La Légende de Nostre Dame.** *Miracles du moyen âge,* traduits et annotés par Jacques NOTHOMB, S. J. 6.00 fr.

N° 15. — **Autobiographie de S. Ignace de Loyola.** *Le récit du pèlerin,* traduit et annoté par Eugène THIBAUT, S. J. 2[e] édit. 4.00 fr.

N° 16. — **La Montée de l'âme vers Dieu** *par l'échelle des Créatures,* par le bienheureux cardinal Bellarmin. Traduit et annoté par Jean-Baptiste HERMAN, S. J. 7.00 fr.

N° 17. — **Analyse des Exercices spirituels de S. Ignace de Loyola,** par Jaime NONELL, S. J. Traduit de l'espagnol par Eugène THIBAUT, S. J. 2[e] édit. 9.00 fr.

— **Recollectiones Precatoriae** R. P. Leonardi LESSII, S. J. 2.50 fr.

SECTION THÉOLOGIQUE :

Cette section publie trois revues :

1) **La nouvelle Revue théologique.** Abonnement au T. 51, (1925) :
Belgique et France : 15.00 fr. Autres pays : 20.00 fr.

2) **Periodica de re canonica et morali Religiosis et Missionariis utilia.** Abonnement au T. XIV, (1925) : 15.00 fr.

3) **Revue des Communautés religieuses.** *Texte et commentaire des documents du Saint Siège. Consultations. Mélanges. Chroniques.* Paraissant tous les deux mois. Belgique et France : 8.50 fr. Autres pays : 11.00 fr.

— **Theologia moralis.** *Principia — Consilia — Responsa* — 4 vol. in 8°, auctore A. VERMEERSCH, S. J. Vol. I : 14,50 fr. — Vol. II : 27.00 fr. — Vol. III : 35.00 fr. — Vol. IV : 6.00 fr.

— **Epitome iuris canonici,** auctoribus A. VERMEERSCH, S. J., et J. CREUSEN, S. J. Vol. I, 2ª edit., 22.00 fr. — Vol. II et III, 2ª edit., sub prelo.

— **La Robe sans Couture. Un essai de Protestantisme catholique.** *La Haute Église allemande actuelle,* par P. CHARLES, S. J. 8.00 fr.

— **L'Extrême Onction,** étude de théol. positive, par J. B. BORD 12.00 fr.

— **Le Secret de la Confession**, par Léon HONORÉ, S. J. 10.00 fr.

— **Religieux et Religieuses d'après le Droit ecclésiastique**, par J. CREUSEN, S. J. 3e édit. 7.50 fr.

— **Petit Catéchisme des Vœux solennels**, par Arthur VERMEERSCH, S. J. 1.50 fr.

— **Les Moniales.** *Discipline des vœux simples et passage à la profession solennelle,* par E. JOMBART, S. J. 1.50 fr.

SECTION PHILOSOPHIQUE :

— **Principes d'Économie sociale,** par V. FALLON, S. J. 3e éd. 10.00 fr.

— **Études sur la Psychologie des Mystiques,** par Joseph MARÉCHAL, S. J. T. I : 12.50 fr.; T. II (*en préparation*).

— **Le Point de Départ de la Métaphysique**, par J. MARÉCHAL, S. J. 3 cahiers parus. Le cahier 12.50 fr.

SECTION MISSIOLOGIQUE :

— **Manuel des Missions catholiques,** par Bernard ARENS, S. J. sous presse.

— **Saint François Xavier.** *Procédés et méthodes d'apostolat,* par Alex. BROU, S. J. 4.50 fr.

— **Un Jésuite Brahme,** *Robert de Nobili, missionnaire au Maduré* (1577-1656), par Pierre DAHMEN, S. J. Avec phototypie et carte. 5.00 fr.

Impr. H. Bomans, rue des Flamands, 89, Louvain (Belgique).